

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
FACULTÉ DE MÉDECINE

N° 116

GENÈSE
DE LA
MÉDECINE POPULAIRE
FRANÇAISE

THÈSE

présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

le 12 mars 1944

PAR

GUY GRAPPIN

Né à Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 9 septembre 1917.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

EXAMINATEURS
DE LA THÈSE

MM. PAGES, Professeur, *Président*.

P. DELMAS, Professeur.

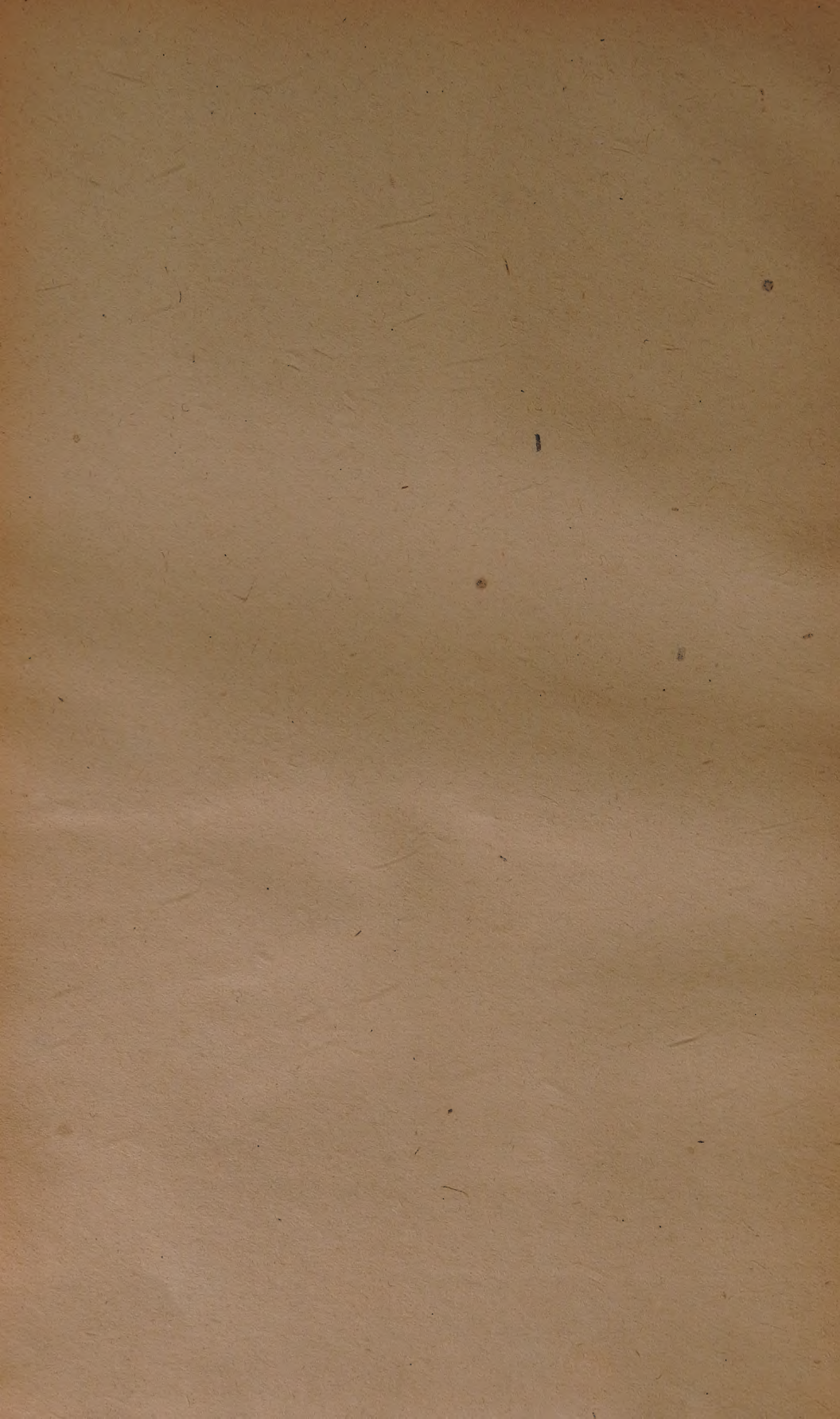
CARRERE, Agrégé.

BOUCOMONT, Agrégé.

Assesseurs

GAP
IMPRIMERIE LOUIS JEAN

—
1944



UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
FACULTÉ DE MÉDECINE

N° 116

GENÈSE
DE LA
MÉDECINE POPULAIRE
FRANÇAISE

THÈSE

présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

le 12 mars 1944

PAR

GUY GRAPPIN

Né à Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 9 septembre 1917.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

EXAMINATEURS
DE LA THÈSE

MM. PAGES, Professeur, *Président*.

P. DELMAS, Professeur.

CARRERE, Agrégé.

BOUCOMONT, Agrégé.

Assesseurs

GAP

IMPRIMERIE LOUIS JEAN

—
1944

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Professeurs

Chaires :

Anatomie	MM. J. DELMAS.
Histologie	TURCHINI.
Physiologie	HEDON.
Chimie biologique médicale et toxicologie	CRISTOL.
Physique médicale	PECH.
Anatomie pathologique et médecine expériment..	BAUMEL.
Microbiologie	LISBONNE.
Pathologie et thérapeutique générales	PAGES.
Thérapeutique et matière médicale	JANBON.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	PUECH.
Hygiène	CARRIEU.
Médecine légale et médecine sociale	VIDAL.
Pathologie médicale et clinique propédeutique ..	BOULET.
Clinique médicale	L. RIMBAUD.
— — — — —	GIRAUD, <i>doyen</i> .
Clinique chirurgicale	MASSABUAU, <i>assesseur</i>
— — — — —	LAPEYRE.
Clinique obstétricale	P. DELMAS.
Clinique des maladies mentales et nerveuses ..	EUZIERE, <i>doyen hon.</i>
Clinique des maladies des enf. et hyg. du 1 ^{er} âge.	BOUDET.
Clinique de dermato-syphilligraphie	MARGAROT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie ...	ETIENNE.
Clinique des maladies des voies urinaires	JEANBRAU.
Clinique gynécologique	N....
Clinique ophtalmologique	DEJEAN.
Clinique d'oto-rhino-lar. et chir. maxillo-faciale.	TERRACOL.

Chargés de cours :

Anatomie	LAUX.
Histologie	GRANEL.
Radiologie	LAMARQUE.
Propédeutique chirurgicale	AIMES.

Professeurs honoraires

MM. BERTIN-SANS, CABANNES, GALAVIELLE, VIRES,
BOSC, VILLARD, GRYNFELTT, RICHE.

Chargés d'enseignements complémentaires

MM.	MM.
Chimie MONNIER, <i>agrégé</i> .	Clin. de la tuberc.. VIDAL, <i>professeur</i> .
Microbiologie ... CARRERE, <i>agrégé</i> .	Pathologie chir. .. MOURGUE-
Histoire nat. médic. HARANT, <i>agrégé</i> .	 MOLINES, <i>agr.</i>
Pharmacologie ... HARANT, <i>agrégé</i> .	— — — — — TRUC, <i>agrégé</i> .
Pathologie médicale BOUCOMONT, <i>agr.</i>	Chirurgie experim. GUIBAL, <i>agrégé</i> .
— — — — — BERT, <i>agrégé</i> .	Médecine opérat. .. ROUX, <i>agrégé</i> .
Propédeutique méd. P. RIMBAUD, <i>agr.</i>	Accouchements ... CADERAS
Clinique interne .. PUECH, <i>professeur</i> .	 DE KERLEAU, <i>agr.</i>
Clin. des mal. cont. JANBON, <i>professeur</i> .	Stomatologie HOUPERT, <i>d. en méd.</i>

Agrégés en exercice

MM.	MM.
Médecine P. RIMBAUD.	Chirurgie MOURGUE-
— — — — — BOUCOMONT.	 MOLINES.
— — — — — BERT.	— — — — — GUIBAL.
— — — — — LAFON, <i>chargé d'agr.</i>	— — — — — ROUX.
Chimie MONNIER.	Urologie TRUC.
Bactériologie ... CARRERE.	Accouchements ... CADERAS
Histoire nat. médic. HARANT.	 DE KERLEAU.



A MA FEMME

*compagne fidèle de mes études,
en fervent hommage de tendresse,*

A MA PETITE JOCELYNE CHÉRIE.

A MES PARENTS,
en témoignage de reconnaissance et d'affection

A MON FRERE, A MA BELLE-SŒUR,
A MES BEAUX-PARENTS, A MA FILLEULE,

A LA MEMOIRE DE MON COUSIN HENRI CHRISTEN.
*Enseigne de vaisseau,
Mort pour la France.*

A M. René VIDAL- PALLUD,
mon ami et beau frère, et à sa famille.

A M. Guy OLLIVIER-PALLUD.

A TOUTE MA FAMILLE

Au Docteur Georges BOUCHIT, Médecin de la Marine,

Au Médecin de l'Armée de l'Air et Madame Roger NOUALS

Au Médecin de la Marine et Madame Louis PERTHUIZOT

A mes camarades de la promotion BROUSSAIS,

*A Monsieur le Docteur Ph. JUMAUD,
qui a mis très aimablement sa bibliothèque
à ma disposition.*

A TOUS MES AMIS

*A Monsieur le Professeur PAGES,
Professeur de Pathologie et Thérapeutique Générales,
Croix de Guerre,
Qui a bien voulu me faire l'honneur d'accepter
la présidence de mon jury.*

A MES JUGES,

*A Monsieur le Médecin-Général MERCIER,
Directeur de l'Ecole d'Application du Service de Santé
des Troupes coloniales,*

*A Monsieur le Médecin-Colonel GILLIS,
Sous-directeur de cette Ecole.*

*A mes Chefs de l'Ecole de Santé Navale
et de l'Ecole d'Application du Service de Santé
des Troupes coloniales.*

*A MES MAITRES
des Facultés de Bordeaux, Montpellier et Marseille.*

AVANT-PROPOS

« On devrait toujours écrire l'histoire de la médecine avec l'esprit du critique plus animé de signaler les efforts heureux, les vérités découvertes ou pressenties, que les erreurs qui dépassent les œuvres de nos pères, erreurs qui appartiennent à leur temps, autant et plus qu'à eux-mêmes. »

GRASSET. — L'Évolution Médicale au XIX^e siècle, d'après CHAUFFARD (Andral ; la médecine française de 1820 à 1830).

Que la chose soit ou non souhaitable, il existe une thérapeutique populaire française. Elle a ses règles et ses dogmes, consacrés par un long usage et entretenus par une tradition immuable. Sans doute les progrès de la science moderne et les moyens de communication plus perfectionnés ont-ils amené sensiblement la clientèle de l'empirisme. Mais il n'est pas besoin de chercher beaucoup pour rencontrer à chaque pas, dans nos campagnes et même nos villes, de fervents adeptes de la médication populaire.

Ces pratiques qui, à une époque fertile en progrès thérapeutiques, gardent néanmoins en maints endroits une influence prépondérante, ont fait l'objet de nombreux ouvrages dont la plupart tendaient surtout à en étudier le pittoresque dans le cadre régional. Certes il est passion-

nant de se promener à travers notre pays avec l'esprit du voyageur en quête de curiosités folkloriques et d'en narrer les plus savoureuses coutumes médicales. Mais cette étude n'a pas seulement un intérêt anecdotique. Elle recèle, croyons-nous, une véritable science mineure, une science nationale, forgée par les épreuves, les luttes et l'expérience du peuple laborieux et sensé qui lui a donné naissance.

N'est-il pas frappant, en lisant les différents ouvrages consacrés à l'art médical populaire de nos provinces, de constater que, des Flandres aux rives de la Mer latine, de l'Océan aux bords du Rhin, en dépit des différences de tempéraments et de climats, les mêmes pratiques se retrouvent ? Il ne s'agit donc pas de faits isolés, nés du hasard ou de la fantaisie, mais bien d'un ensemble de méthodes formant un tout homogène et s'étendant au pays entier.

L'étude de ces méthodes offre un réel intérêt scientifique. Sans vouloir prendre en bloc leur défense, car beaucoup ne sont pas défendables, il est classique de remarquer que la science moderne doit beaucoup aux expériences individuelles accumulées au cours des siècles, et que beaucoup de vérités admises comme scientifiques sont l'œuvre de l'empirisme le plus pur. Suffisamment de critiques véhémentes et de sarcasmes définitifs ont été adressés aux procédés populaires pour qu'il n'y ait pas à y revenir. Nous préférons les considérer sans acrimonie, avec tout l'intérêt que mérite leur étude.

Notre projet est d'essayer d'expliquer la médication populaire en recherchant ses origines et les diverses influences qui l'ont amenée à son état actuel. Si désuète

qu'elle puisse paraître, elle est une émanation de notre génie national, un chapitre de notre histoire dont nous n'avons pas à rougir. Elle a droit à notre respect, ne serait-ce que par amour pour le sol fécond où elle a poussé de si fortes racines.

I

INFLUENCES RELIGIEUSES

INFLUENCES RELIGIEUSES

*...Car si Dieu fait du mal, Il donne
le remède ; et si Sa main vous blesse,
Sa main vous guérit.*

Job, V-18.

L'homme primitif a toujours considéré les phénomènes morbides comme des manifestations de puissances malveillantes. Ce sont des esprits, des influences néfastes, des divinités contraires qui l'assaillent et contre lesquels il est désarmé. Une seule possibilité de salut s'offre alors : il s'adresse à la religion pour trouver un secours et implore les divinités bienveillantes dont il peut espérer guérison.

Il est donc normal de constater que les médecines primitives ont été sous la dépendance des croyances religieuses. Le prêtre fut le premier thérapeute, et les civilisations antiques nous en offrent maints exemples. Ce furent les prêtres d'Esculape, les Asclépiades, les Druides, pour ne citer que les principaux. Non seulement ils étaient les intermédiaires tout désignés entre le solliciteur et la divinité, mais leur rôle social prépondérant et leur niveau intellectuel relativement élevé les faisaient les dépositaires les plus naturels de la fonction médicale.

Certes, la « foi qui guérit » était leur principale arme thérapeutique, mais il faut noter chez eux un souci réel de l'hygiène qu'ils traduisaient en préceptes religieux dont

le caractère sacré n'était pas mis en doute. Il est certain que la piété des populations constituait dans l'antiquité la seule garantie de l'observance des règles de prophylaxie et d'hygiène.

L'étude de l'Ancien Testament est à cet égard très instructive. Elle nous montre le rôle important du prêtre en matière de thérapeutique et d'hygiène. Dans le *Lévitique*, XIII, v. 1-2-3, on trouve les versets suivants :

« Le Seigneur parla encore à Moïse et à Aaron et leur dit: L'homme, dans la peau ou dans la chair duquel il se sera formé une diversité de couleur, ou une pustule, ou quelque chose de luisant qui paraisse la plaie de la lèpre, sera amené au *prêtre* Aaron ou à quelqu'un de ses fils. Et s'il y voit que la lèpre paraisse sur la peau et que le poil ait changé de couleur et soit devenu blanc, que les endroits où la lèpre paraît soient plus enfoncés que la peau et que le reste de la chair, il déclarera que c'est la plaie de la lèpre et le fera séparer de la compagnie des autres. »

En l'occurrence, le diagnostic du prêtre avait une grande importance puisqu'il ne s'agissait rien moins que de retrancher l'individu de la communauté. Il paraît d'ailleurs probable que les symptômes mentionnés ci-dessus très justement, comme la dépigmentation cutanée et la canitie, ne suffisaient pas à éviter de lourdes erreurs de diagnostic et que de nombreuses dermatoses étaient à cette époque étiquetées lèpre, notamment le vitiligo, sans doute aussi le psoriasis, le pytiriasis et différents érythèmes.

Il est intéressant de noter qu'au Moyen-Age c'était l'*Official* qui prononçait la mise « hors le siècle » du lé-

preux, sans doute pour se conformer au passage de l'Écriture où Jésus guérissant les lépreux, leur ordonne d'aller se montrer au prêtre. (Marc, I. 44; Luc, V. 13).

Les livres sacrés sont non seulement des ouvrages religieux mais aussi des traités d'hygiène. Moïse, surtout dans le *Lévitique*, se montre très soucieux de la prophylaxie. Le climat rendait nécessaire des règles sévères qui, pour être énoncées sous une forme religieuse, n'en sont pas moins d'origine utilitaire. Il est interdit de consommer le sang et les viandes avariées, la viande de porc et l'alcool. De même le Coran imposera la prohibition et la circoncision. Bible et Coran sont d'accord pour interdire de manger une bête morte (*Lévitique* XIII, 15-16). Tous deux interdisent aussi les vases « qui n'auront point de couvercle ou qui ne sera point lié par dessus », et qui sont déclarés *impurs* (*Les Nombres* XIX, 15).

Les prescriptions d'hygiène qu'on peut découvrir dans la Bible sont légion. Notons au passage la condamnation des mariages consanguins et de la prostitution. « Vivez dans la joie avec la femme que vous avez prise dans votre jeunesse » est-il dit dans les Proverbes de Salomon (V, 18). Dans le même livre l'influence du mental sur le physique est nettement indiquée : « La joie de l'esprit rend les corps pleins de vigueur; la tristesse du cœur dessèche les os » est-il dit au ch. XVII, v. 22; et au ch. XVIII, v. 14 : « L'esprit de l'homme soutient sa faiblesse... » Cette apologie de la joie se retrouve dans Saint-Paul en maints endroits des *Épîtres*.

Si la croyance populaire continue à trouver une puissance maléfique à la femme en période menstruelle, ne

doit-on en chercher l'origine dans ces versets du *Lévitique* (XV, v. 19 et suivants): « La femme qui souffre, ce qui dans l'ordre de la nature arrive chaque mois, sera séparée pendant sept jours; quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir... »

On trouve encore dans l'Ancien Testament de nombreuses recettes dont la signification précise nous échappe le plus souvent, car on n'est guère fixé sur la nature réelle des plantes ou des substances thérapeutiques dont il est fait mention. Certaines éditions traduisent ainsi les paroles de Job, affligé de ses fameux ulcères et de ses myiases: « Quand je laverais dans la neige, quand je purifierais des mains dans le *Bor*, tu me plongerais dans la fange et mes vêtements m'auraient en horreur. » (IX, 30-31). Certains interprétateurs pensent que le mot hébreu *Bor* se rapporte aux cendres de certaines plantes (*Salsola Kali* et *Salicornia Fruticosa*) très riches en sels de soude ou de potasse. Dans beaucoup de nos campagnes on traite encore l'eczéma par des frictions avec de la lessive de cendres de sarments de vigne, lesquelles contiendraient beaucoup de carbonate de potasse.

L'hysope, encore employée en thérapeutique populaire, qui serait un bon vermifuge et un antiseptique excellent par son thymol, paraît avoir été employée depuis bien longtemps puisqu'il est dit au Psaume L. v. 9: « Vous m'arroserez avec l'hysope et je serai purifié ».

Il est courant dans nos campagnes de voir appliquer sur les plaies et les contusions de l'huile et du vin, vulnéraires dont on retrouve de multiples applications à la lecture des textes sacrés, en particulier au livre d'Isaïe

(I, 6), ce qui se retrouve aussi dans la parabole du Bon Samaritain. (Luc X-34).

C'est encore la Bible qui nous fournit l'exemple du premier essai de musicothérapie, lorsque David joue de la harpe pour calmer ce que le professeur Laignel-Lavastine appelle la « mélancolie anxieuse avec idées de persécution » de Saül. (*Les Rois*, Livre I, XVI-23).

Des pratiques religieuses vieilles comme le monde se retrouvent à notre époque sous une forme à peine changée. Les pèlerinages de malades existaient en Egypte et en Grèce, où le temple d'Esculape à Epidaure était le plus réputé. La loi de Moïse ordonnait la Pâque à Jérusalem. Ces pratiques furent adoptées par l'Islam qui reconnaît de nombreux lieux de pèlerinages guérisseurs. La formule incantatoire est employée dans les pratiques religieuses antiques. Ulysse en utilise une pour guérir sa blessure (Odyssée XIX). En Egypte antique on récitait des incantations composées par Osiris en personne et ne voit-on pas encore en Egypte moderne des individus diluer dans un breuvage contre la migraine l'encre d'un parchemin sur lequel une formule incantatoire a été tracée ?

Quant aux sources et aux fontaines thérapeutiques, on en retrouve la trace à Pékin où l'une d'elles, devant le tombeau d'un empereur Ming, est réputée pour traiter les affections oculaires. A Rome, on employait comme phylactères des objets qui avaient été en contact avec la statue d'un dieu. Des ex-voto ont été retrouvés en grand

nombre dans les vestiges grecs, romains et gallo-romains.

Il est certain que la persistance, plus ou moins consciente, de ces antiques croyances a joué un grand rôle pour le développement des pratiques médico-religieuses de notre pays. Mais il est une civilisation qui a laissé des traces particulièrement profondes sur notre sol, non seulement par la survivance de pratiques populaires, mais aussi par les prodigieuses traces de leurs croyances qui s'offrent encore à nos regards.

*
**

Les Ligures, mélange des races méditerranéenne et alpine, entre 2500 et 500 av. J.-C., dominaient l'Europe occidentale. Pour se procurer le métal dont ils avaient besoin pour la fabrication de leurs armes de bronze, ils furent amenés à créer une gigantesque *route de l'étain* dont la Bretagne actuelle était l'un des principaux centres. Ce furent les Ibères qui prirent la direction spirituelle de ce peuple paysan très superstitieux où la race alpine dominait, et qui donnèrent les premiers druides.

Suivant en cela les traditions de toutes les civilisations primitives, et l'héliothérapie moderne ne leur donne pas tout-à-fait tort, ils vouaient au soleil le culte suprême et le tenaient pour le grand guérisseur. Le solstice d'été constituait la principale fête religieuse. Dans la nuit du 23 au 24 juin, des foyers symboliques brûlent encore sur nos coteaux, cependant que la jeunesse qui les franchit ne s' imagine pas qu'elle perpétue un rite millénaire destiné à acquérir la santé et le bonheur. Certains paysans

font même sauter leur bétail au dessus du feu pour le préserver, tandis que les cendres sont répandues pour fertiliser les champs. De la même origine provient la réputation des *herbes de la Saint-Jean*, douées des propriétés médicinales les plus étendues à condition d'être cueillies avant le lever du soleil, pendant la nuit mystérieuse.

Les énormes pierres levées qu'on peut voir non seulement en Bretagne, mais dans bien d'autres provinces françaises, furent certainement consacrées au culte du soleil. Il est frappant de constater que les alignements sont orientés de façon à correspondre au lever du soleil à une époque déterminée, équinoxes ou solstices. De leurs cromlechs où ils officiaient, les grands-prêtres, le jour des fêtes solaires, pouvaient voir se lever le dieu dans leur prolongement.

Mais les menhirs bénéficièrent d'un véritable culte des pierres qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Faut-il y voir une sorte de transposition selon laquelle la pierre participait de l'état divin du dieu qu'elle représentait ? Ont-ils été de véritables idoles, constituées de pierres brutes pour la raison que les Celtes considéraient comme un outrage à la divinité sa représentation humaine ? Certains y voient la manifestation du culte de la force génératrice. Si l'on s'en rapporte aux survivances actuelles cette dernière hypothèse paraît la plus vraisemblable. Nombreuses sont encore les pierres levées qui jouissent d'une solide réputation pour favoriser les mariages, lutter contre la stérilité et guérir l'impuissance. Au menhir de Kervéatou les époux vont ensemble se frotter le ventre contre la pierre rugueuse. A Verdun-sur-le-Doubs les nouveaux mariés font

un pèlerinage à la pierre d'appétit. Dans toute la France ces pratiques se retrouvent, citons à titre d'exemples la pierre de Chantecoq en Eure-et-Loir et la *Pierre Longue* de Dax. A Sulignet, les femmes faisaient absorber à leurs maris le produit de grattage d'un menhir, afin de ranimer leur puissance virile. Il est hors de doute que ces pratiques constituent une survivance de l'ancien culte phallique.

Quelle qu'en soit l'origine, la vertu curative des pierres est employée dans toute la France. Elles ont, tout comme les praticiens modernes, chacune leur spécialité.

Les procédés de guérison varient peu. Tantôt on emploie la poudre provenant du grattage comme amulette ou *per os* contre la coqueluche en particulier, mais aussi contre toutes sortes de maladies. Dans d'autres cas il faut se frotter ou se coucher sur la pierre. Enfin on peut aussi faire devant le mégalithe un certain nombre de gestes rituels en prononçant une formule incantatoire. En somme, du paganisme authentique.

Quant aux dolmens qui paraissent être, en dernière analyse, les chambres mortuaires des chefs ligures jalonnant la route de l'étain, ils sont l'objet de pratiques du même ordre. Ici deux procédés sont employés, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Tantôt il s'agit de l'*exposition sur la table*, comme il se pratique encore à Morgon (Eure-et-Loir) sur la *Table des nouveaux-nés*, pour fortifier les enfants; tantôt il s'agit du *passage sous le dolmen*, comme à St-Théodore-en-Primelin (Finistère), qui guérit les paludéens. En Provence, à défaut de dolmen, on se sert d'un âne et l'on fait passer sept fois l'enfant

atteint de coqueluche sous le ventre de l'animal, en pre-
atteint de coqueluche sous le ventre de l'animal, en pre-

Une variante de cette coutume est représentée par le *passage à travers un trou*, ce qui se pratique surtout dans les *dolmens percés*, soit à titre préventif, comme à Font-vent-le-Haut (Haute-Saône), ou à Allaines (Eure-et-Loir), soit à titre curatif comme à Trie-Château (Oise). Ce vieux rite paraît provenir du naïf symbolisme populaire selon lequel l'enfant débile acquiert une autre existence par le simulacre d'une nouvelle naissance. Parfois ce passage s'accomplissait dans le trou d'un arbre, ou entre deux arbustes réunis artificiellement, si bien qu'on ne peut dire si cette pratique est dérivée du culte des pierres, si elle provient du culte des arbres, ou si elle est en rapport avec l'opération magique du transfert.

Le culte des arbres a laissé beaucoup moins de traces. La vénération dont bénéficia le chêne est peut-être davantage en relation avec le culte phallique. Quant aux ex-voto pendus aux arbres et constitués principalement par les vêtements du malade, sans doute sont-ils, eux-aussi, en rapport avec une pratique magique de transplantation.

Mais il n'en est pas de même pour le culte de l'eau. Il a joué dans toutes les civilisations primitives un rôle immense, symbolisant la purification physique et morale. Chez les Ligures, l'ancienne divinité néolithique, la *Terre-Mère*, qu'invoquait encore Mistral, protégeait sources et fontaines. Des nymphes et autres divinités inférieures lui étaient adjointes. Les sources thérapeutiques étaient extrêmement nombreuses. A l'heure actuelle il persiste beaucoup de ces fontaines miraculeuses d'origine païenne et

la ferveur populaire ne s'est pas démentie au cours des siècles.



Le Christianisme s'établissant en Gaule ne vit pas d'un bon œil ces manifestations de paganisme. Tour à tour les conciles condamnent ces pratiques : à Arles en 452, à Tours en 567, à Nantes et à Tolède en 681-682. Puis ce sont les *Capitulaires* de Charlemagne (Aix-la-Chapelle 789). Saint Augustin puis Saint Eloi prêtèrent leur autorité à ces condamnations. Rien n'y fit, la persistance de la tradition était la plus forte. Si bien que, peu à peu, l'Eglise fut amenée à composer avec les survivances païennes. Toutes celles-ci à présent portent l'empreinte du Christianisme. Les vieux sanctuaires ont changé de nom, comme celui de Ménomblet, en Vendée, dédié maintenant à Saint-Roch. Dans de nombreux endroits l'autel chrétien remplace l'ancien mégalithe et sa poussière agit sur les mêmes malaises. On a dû, en certaines occasions, protéger les œuvres d'art dégradées par le vandalisme des malades, tel le tombeau de Saint-Etienne-d'Obazine, en Corrèze, qui fut détérioré par les paysans de l'endroit en quête de pulvérolé antipyrétique. A Châteauneuf, près de Grasse, se trouve une statue de Saint-Eigous. A force de la gratter pour en avaler la poussière, en vue de guérir leur fièvre, les indigènes l'avaient réduite à l'état d'une buche informe. Les exemples de cette véritable hagiophagie ne sont pas chose rare, même à notre époque.

Mais ce à quoi l'Eglise dut mettre un terme fut le véritable culte phallique que rendaient certains fidèles à des statues de saints, tels Saint Foutain au Puy et à Embrun, Saint-Guignolé en Bretagne, Saint-Greluchon dans l'Indre. Celle de Saint-Guignolé, en particulier, ne laissait aucun doute sur l'origine du culte, les femmes stériles venant gratter, pour en absorber la poussière, une longue cheville de bois traversant la statue du saint et représentant un attribut phallique qu'il fallait allonger au fur et à mesure, tant était grande la ferveur des dévotes.

Le dolmen, dans les pratiques de l'exposition ou du passage, fut souvent remplacé par un autel ou le tombeau d'un saint, et le moindre orifice à l'intérieur d'une église servit au vieux rite du *passage à travers un trou*, comme il se pratique dans la fameuse *deberdinoire* de Saint-Menoux (Allier) où les faibles d'esprit retrouvent leur lucidité en passant la tête par un trou situé dans le sarcophage du saint.

Mais c'est sans doute en ce qui concerne le culte de l'eau que la substitution fut la plus complète. La Terre-Mère se transforme progressivement en Vierge chrétienne, quant aux divinités inférieures des fontaines, elles prennent des noms de saints ou de saintes. La plupart de ces baptêmes sont d'origine populaire. Très souvent on se sert d'un véritable nom de saint, l'appliquant, par un amusant jeu de mots, à la fontaine thérapeutique qu'il faut baptiser : Saint-Aignan guérit la teigne, Saint-Cloud les furoncles, Sainte-Eutrope les estropiés. Dans d'autres cas le nom est choisi en raison d'une circonstance de la vie du saint ou de son martyre : Saint-Laurent guérit les

brûlures et Sainte-Agathe est propice aux nourrices. Mais bien souvent le nom employé serait vainement cherché dans la *Légende Dorée*, tels Sainte-Caquette qui fait parler les enfants, Saint-Fort et Saint-Samson, aux noms suffisamment explicites, Saint-Genou qui guérit la goutte.

Certains saints ne sont qu'un travestissement de divinités antiques : Saint-Gommaire remplace Thor, Saint-Christophe Hercule, quant aux différents saints Greluchon, Foutain, Guignolé ou Génitour, ils ne sont que la survivance de Priape. On offrait à Saint-Faustin de Varages des ex-voto en cire représentant des parties sexuelles (Cf. *L'Estoile*. Journal d'Henri III, L. III, livre 2, ch. 2).



En dehors de ce rôle modificateur des croyances qu'il eut chez nous, moins sans doute en raison d'un plan de conquête du clergé que par infiltration progressive et inconsciente dans l'esprit populaire, le Christianisme eut une influence directe dans la création de nombreuses pratiques médicales.

Dès les origines de notre histoire l'influence chrétienne domine nettement toutes les autres. Elle marque profondément les coutumes et les mœurs et prend dans le domaine scientifique une importance considérable. Comment aurait-il pu en être autrement en cette période de mysticisme intense représentée par notre Moyen-Age, pendant laquelle les monastères étaient les conservatoires de tous les aspects des connaissances humaines.

Rien ne pourra arrêter cet élan des déshérités vers la

Providence salvatrice, ni le scepticisme d'Erasmus, ni la robuste ironie de Rabelais, ni même la Réforme qui, par la bouche de Calvin, s'emporte contre le culte des saints et les pratiques populaires nées du catholicisme, méconnaissant ainsi les fondements mêmes de l'âme populaire, comme ses traditions les mieux enracinées et ses habitudes les plus chères.

Et ces pratiques passeront les siècles, le siècle de la philosophie comme celui de la science, sans voir s'amoin-drir la ferveur populaire. Des rassemblements religieux considérables ont lieu lors des grandes calamités publiques, famines, guerres, épidémies. Au XVIII^e siècle on vit se presser autour du tombeau du diacre Pâris les infirmes, les cancéreux, et des guérisons de maladies organiques furent publiées.

Le prêtre continue son rôle antique. Il hérite du pouvoir magique de ses prédécesseurs. Il est le protecteur naturel des âmes, des corps, des récoltes, de tous les biens. Le prêtre ne dit-il pas avant la communion : *Prosit mihi ad tutamentum mentis et corporis*, et : *Mentes et corpora possideat doni coelestis operatio* dans la post-communion du seizième dimanche après la Pentecôte. Le prêtre a également le pouvoir de guérir les maladies provenant d'une influence diabolique, par exorcisme, comme le fit, le 15 novembre 1720, Mgr de Belsunce, lors de la peste de Marseille. Césalpin, médecin du XVI^e siècle, fut consulté par l'archevêque de Pise sur le cas de religieuses d'un couvent de la ville. Il répondit par son livre : *Recherches sur les démons*, où il explique le passage d'Hippocrate relatif aux causes surnaturelles de certaines maladies. Il conclut que

le mal des religieuses est surnaturel et qu'il faut employer l'exorcisme.

Le prêtre tient à son rôle de protecteur spirituel et temporel, et son activité charitable s'exercera sans cesse au cours de notre histoire. Il est amené à préparer lui-même des remèdes simples et peu coûteux, à rechercher dans la montagne les « simples » qui guérissent, dotant la thérapeutique populaire d'une pharmacopée que la tradition conservera précieusement. La Révolution lui enlève ce rôle et le Concordat, mettant le prêtre au rang de fonctionnaire, lui donne des attributions très limitées d'où la pratique médicale est désormais bannie.

Il n'en reste pas moins, à l'heure actuelle, que la réputation médicale du prêtre est demeurée considérable parmi le peuple. Ce souvenir est un hommage rendu à l'activité bienfaisante des curés de campagne de jadis, ou des moines qui, dans l'officine du couvent, confectionnaient baumes, électuaires, élixirs ou vulnéraires dont la renommée était universelle. Ne voit-on pas encore cette réputation exploitée par la publicité moderne qui se sert du nom d'un prêtre pour faciliter la vente d'une spécialité pharmaceutique ?

L'influence de la religion en matière de thérapeutique s'est également manifestée dans les temps modernes par l'apparition de la *Christian Science*, selon laquelle le mal n'est que « le faux témoignage d'un faux sens matériel ». Cette négation de la maladie réalise par auto-suggestion d'indéniables guérisons. On a voulu donner aussi des applications médicales à la « religion spirite » et à la doc-

trine des « *Amitiés Spirituelles* » dont les effets proviennent de la même origine.



Le peuple français a donc accueilli avec ferveur les pratiques religieuses chrétiennes. Mais la superstition, par une sorte de réaction, a imprégné bien souvent ces actes religieux qui l'avaient elle-même déformée, voire chassée. Des formules incantatoires se mêlent étrangement aux prières. De nombreux guérisseurs utilisent les prières chrétiennes comme formules de conjuration, renouant la tradition selon laquelle « physiciens » et mires du Moyen-Age composaient en latin de cuisine des invocations à différents saints dérivés directement des divinités païennes, comme Sainte-Marguerite qui prit la place de Lucine pour favoriser les accouchements.

Contre le nouement de l'aiguillette on sollicite du prêtre des prières spéciales ou une nouvelle messe de mariage. Des parents roulent leurs enfants sur les reposoirs de la Fête-Dieu pour les garder en bonne santé. L'Eglise lutte alors pour maintenir l'intégrité de sa doctrine et de ses pratiques, et de nombreux prêtres doivent être frappés d'interdit pour avoir cédé à des sollicitations de ce genre.

Nous avons vu ci-dessus que le peuple avait, dans de nombreuses circonstances, remplacé les anciens dieux par des saints, authentiques ou imaginaires. Mais beaucoup de cultes sont de véritables créations, soit que l'autorité ecclésiastique ait présidé à leur établissement, soit que leur formation soit purement d'origine populaire. Ici en-

core nous retrouvons tous les saints officiels, auxquels on attribue un rôle guérisseur en raison d'une vague assonance entre leur nom et celui de la maladie, ou à cause d'une circonstance de leur vie. On y trouve également des saints certainement ignorés des hagiographes les plus compétents. La formation de ces cultes locaux est souvent curieuse, témoin cette histoire, narrée par l'abbé Migne : Un châtelain, le seigneur de Villar, possédait un chien qui défendit un jour son fils contre une vipère. Averti par les cris le père accourt et, croyant le chien coupable, il le tue. Mais ensuite, pénétré de remords, il fait élever par reconnaissance un tombeau à l'animal et il plante un arbre auprès du monument. Le temps passe, le château est détruit et le lieu devient désert. Peu à peu le tombeau devient un lieu de pèlerinage pour les malades de la région, et le chien fut honoré sous le nom de Saint-Guignefort qui est toujours connu dans l'Ain.

Dans de nombreuses campagnes on croit à la vertu curative de certaines personnes qui tiendraient de Dieu leur puissance. La plupart de ces thaumaturges prétendent avoir reçu le don d'un saint. Les parents de Saint-Roch guérissent la peste, les parents de Saint-Martin l'épilepsie, les chevaliers de Saint-Hubert la rage. Au xv^e siècle, Saint-Mériadek conféra à la famille de Lantivy le pouvoir de guérir le cancer et le carreau. Cette tradition persista jusqu'au xviii^e siècle. De la même origine divine vient le pouvoir des rois de France de guérir les écrouelles. En effet, ils ne pouvaient faire acte de guérisseurs qu'après la cérémonie du sacre, cette puissance leur étant transmise par onction des Saintes Huiles. Louis XIII, en 1639, tou-

cha à Fontainebleau douze cents scrofuleux et les mémoires du temps attestent que plusieurs furent guéris. On a fait remonter cette prérogative jusqu'à Clovis.

De même les anciens rois d'Angleterre touchaient les écrouelles, et l'on peut lire dans *Macbeth* les répliques suivantes :

MACDUF. — De quelle maladie veut-il parler ?

MALCOLM. — Elle est appelée le mal du roi; c'est une opération très miraculeuse de ce bon roi que je lui ai vue souvent accomplir... Il guérit des gens frappés d'une manière étrange, complètement ulcéreux et gonflés, qui font mal à voir et qui sont le désespoir de la médecine, en leur passant au cou, avec de saintes prières, une médaille d'or : on dit qu'il laissera aux rois qui lui succéderont ce pouvoir miraculeux de guérison.



Les pratiques religieuses employées par le peuple de France pour obtenir la guérison des malades sont extrêmement nombreuses et diverses. Comme on l'a vu, elles ne sont pas toutes inspirées par l'Eglise et bien souvent, déformées de génération en génération, elles deviennent de simples actes superstitieux dont seule l'origine demeure religieuse.

C'est ainsi que la *terre de Saint-Paul* est réputée pour la guérison des morsures venimeuses. Cette pratique est issue du passage des Actes des Apôtres (XXVIII 2-6) selon lequel Saint-Paul, lors de son séjour dans l'île de Malte, fut mordu par un serpent sans dommage pour sa santé.

Beaucoup de prières superstitieuses sont répétées avec ferveur par des paysans qu'on étonnerait beaucoup si on les taxait d'hérésie. L'abbé Thiers a recueilli un certain nombre de formules naïves, véritables conjurations magiques à travestissement chrétien. Pour les maladies des yeux il faut dire : « Monsieur Saint-Jean, passant par ici, trouva trois vierges en son chemin. Il leur dit : « Vierges, que faites-vous ici ? — Nous guérissons de la maille. — Oh ! Guérissez, vierges, guérissez cet œil. » Et les pécheurs répètent sept fois quand ils sont piqués par une vive :

« Petite bête sans figure
Otez-moi cette piqure
Au nom du père et du fils. »

Les Provençales qui veulent avoir un enfant doivent aller baiser le nombril de Saint-Sumian de Brignoles, moyennant quoi leur fécondité est assurée. A Marseille, où le souvenir de Mgr de Belsunce demeure entouré de vénération, l'étoile de l'illustre prélat est placée sur le ventre des parturientes pour réduire les douleurs de l'accouchement.

On voit par milliers dans les sanctuaires les ex-voto laissés en reconnaissance des guérisons : inscriptions, tableaux votifs, ornements, bijoux, béquilles. Les reliques jouent également un rôle immense. L'une des pratiques les plus curieuses à cet égard est employée à Saint-Hubert en Ardenne : le prêtre insère un fragment de l'étole du saint dans une incision pratiquée sur le front du malade mordu par un chien enragé. L'emploi des médailles com-

me phylactères est très ancien. Les premiers chrétiens portaient le sceau de Salomon. Les pèlerins portaient les coquilles, ou *pecten*, symbole du peigne de purification, et rapportaient du voyage des médailles d'or, d'argent ou de plomb qui avaient touché la relique du saint et, comme Louis XI, les attachaient à leur bonnet. Les pèlerins n'ont jamais arrêté leur marche suppliante vers les lieux « où souffle l'esprit ». Parfois, quand le malade ne peut se déplacer, le pèlerinage s'accomplit par procuration, un autre individu étant délégué pour faire le voyage. En Touraine, le pèlerin peut s'arrêter à mi-route, s'il laisse son offrande au pied d'une croix.

La dévotion populaire à l'égard des saints guérisseurs ne va pas souvent sans une certaine désinvolture. Dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* Renan raconte comment son père fut guéri de la fièvre alors qu'il était enfant :

« Le matin, avant le jour, écrit-il, on le conduisait à la chapelle du saint qui en guérissait. Un forgeron vint en même temps, avec sa forge, ses clous, ses tenailles. Il allume son fourneau, rougit ses tenailles en mettant le fer rouge devant la figure du saint : « Si tu ne tires pas la fièvre à cet enfant, dit-il, je vais te ferrer comme un cheval ». Le saint obéit sur le champ. »

Nous voyons que la ferveur populaire a toujours fait confiance aux puissances surnaturelles pour le soulagement de ses misères. Au cours de notre *xx^e* siècle nous retrouvons presque intactes toutes les traditions religieuses des premiers âges de l'humanité, mais imprégnées de l'idée chrétienne. Remplaçant les vieilles divinités celti-

ques auprès des sources de nos vallons et de nos montagnes, de blanches apparitions pleines de sollicitude se sont dressées, faisant accourir des foules innombrables. Tant il est vrai que les claires fontaines de France ne cessent jamais de refléter l'espérance inlassable de l'humanité douloureuse.

INFLUENCES OCCULTES

*« Oh, insensé, qui, avec le scalpel
fouillant la mort, crois savoir la vertu
de l'abeille et le secret du miel, sais-tu
bien si avant terme un regard luisant
et fixe ne peut tordre le germe de la
femme, tarir le pis des vaches aux
lourdes mamelles. »*

MISTRAL.



LA MAGIE

*« ...For a charm of powerful trouble,
like a hell-broth boil-and bubble. »*
Macbeth, IV-1.

Elle constitue certainement l'une des sources les plus importantes de la médecine populaire. Son origine remonte aux civilisations les plus primitives. Il est certain qu'à l'époque néolithique les pratiques de magie existaient déjà. Elles se sont d'ailleurs mêlées à la religion dès l'origine, soit qu'elles aient constitué une véritable religion primitive, soit que la religion les ait absorbées, soit encore qu'elles aient lutté contre la religion qui les rejetait, en s'infiltrant peu à peu.

D'ailleurs, l'origine des pratiques médicales magiques ou religieuses est identique : il s'agit toujours de lutter contre les forces surnaturelles, mais cette fois, au lieu de s'adresser en suppliant à des divinités bienfaisantes, le malade veut agir par lui-même, obliger par un charme contraire la puissance maléfique à s'avouer battue.

En ce qui concerne la magie thérapeutique, nous n'aurons guère à envisager que certains aspects de la magie blanche étant donnés les bons effets qu'on attend d'elle, mais encore ces pratiques n'ont-elles pas toujours été admises par la puissance religieuse, et l'histoire de la

magie enregistre une lutte perpétuelle entre les deux tendances, méthode humble du croyant, méthode orgueilleuse du magicien, ce qui aboutit dans l'esprit populaire à un curieux mélange où tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux façons d'agir prédomine.

A l'époque historique nous retrouvons des pratiques de magie médicale dans toutes les civilisations. En Chine, en Chaldée, dans les temples d'Isis la magie était employée couramment. De même en Grèce et dans la Rome antique, où les édits de Tibère, Claude, Vitellius, Valentinien, Valens, interdisent l'astrologie et la magie. La Kabbale juive, par l'intermédiaire de Cornélius Agrippa et de Paracelse, de Pic de la Mirandole, Marsile Ficin et Jean Renschlin, contribue à la répandre en Europe. La tradition kaballiste persiste ensuite chez les occultistes du XVIII^e siècle et l'on peut la voir se perpétuer encore chez un certain nombre d'initiés.

Certains grands noms marquèrent profondément l'esprit populaire, le plus souvent en raison de légendes qui les rendaient célèbres. C'est ainsi qu'Apollonius de Tyane, philosophe pythagoricien, né en Cappadoce au début de l'ère chrétienne et tombé dans l'oubli, trouva un renouveau de gloire au Moyen-Age à la faveur de biographies où les auteurs montraient une imagination quelque peu excessive. Il fut alors considéré comme l'un des magiciens les plus fameux et la tradition voulait même qu'il ~~ait~~ ^{soit} été le produit d'un incubat. Il trouva immédiatement des sectateurs, tel ce Jean, cité par Delancre, qui acquit une grande célébrité par des cures merveilleuses.

Les médecins des premiers siècles de l'ère chrétienne ne

dédaignaient d'ailleurs pas de se servir de magie. Alexandre de Tralles, médecin du ^{vi}^e siècle, conseillait à ses malades les amulettes et les traitait par des paroles charmées. Selon lui, une bague sur laquelle est gravée la figure d'Hercule étouffant le lion de Némée est un excellent remède contre la colique. Il publia une *Théorie des arts magiques* qui le fit accuser, sans doute à tort, de magie noire. Rien d'étonnant que de si hauts exemples aient influé considérablement sur l'esprit populaire.

Mais un bien plus grand rôle encore peut être donné à deux publications qui furent abondamment répandues dans les campagnes. *Les Admirables Secrets d'Albert le Grand* et *le Solide Trésor du Petit Albert* connurent des éditions successives jusqu'à l'époque contemporaine. La diffusion de ces deux ouvrages fut incroyable et la plupart des foyers ruraux en possédaient. Ils étaient tous deux attribués à tort à Albert le Grand, corruption de son vrai nom, Albert de Groot, dominicain né en Souabe en 1205 qui fut évêque de Ratisbonne. Il ne fut pas l'auteur de ces publications, étant un érudit incapable d'écrire cette prodigieuse accumulation d'insanités. Le *Petit Albert* est le plus dangereux de ces deux ouvrages, renfermant des pratiques de magie qui vont s'implanter dans les traditions populaires.

Un recueil très répandu au Moyen-Age, l'*Ars Notoria*, est condamné par l'Eglise parce que contenant des pratiques de magie. Guy de Chauliac s'élève contre « les gendarmes ou chevaliers theutoniques et autres suivans la guerre, lesquels avec conjurations et breuvages... pansent toutes playes, se fondans sur cela que Dieu a mis sa vertu

aux paroles, aux herbes et aux pierres ». (*La Grande Chirurgie*, Paris, Alcan, 1890).

En 1398, la Faculté de Théologie de Paris condamne « ceux qui veulent chasser les maléfices par autres maléfices... et enclorre, contraindre ou resserrer par les arts de magie les démons en pierres, anneaux, miroirs... » ou employer pour cela « les paroles saintes et quelques priaisons dévotés ».

Jeanne d'Arc, le 7 mai 1429, frappée d'une flèche à l'attaque des Tournelles, doit refuser de faire *charmer* sa blessure en disant : « J'aimerais mieux mourir que de faire une chose que je crusse un péché. »

Ambroise Paré s'élève contre les « sorciers, enchanteurs, empoisonneurs, vénéfiques, meschans, rusez, trompeurs, lesquels font leur sort par la paction qu'ils ont faicte avec les démons qui leur sont esclaves et vassaux... »

Pierre Massé, avocat au Mans, publie en 1579 (Pouppy, Paris) un livre intitulé : *De l'imposture et tromperie des diables, devins, enchanteurs, sorciers, noueurs d'esguillettes, chevilleurs, nécromanciens, chiromanciens, et autres qui par telle invocation diabolique, ars magiques et superstitions abusent le peuple*. On ne saurait être plus explicite.

L'Eglise qui lutte contre ces pratiques de magies est quelquefois contaminée, en la personne de certains de ses membres, par l'esprit de l'époque. Delrio, jésuite du xvi^e siècle, publie des *Recherches Magiques* où il se montre quelque peu crédule, mais plus éclairé que la plupart des écrivains de son temps.

Le goût du merveilleux, si développé à cette époque, ne contribue pas peu à l'implantation de ces pratiques. Les

histoires d'enchanteurs et de magiciens peuplent les rêves, favorisées par une littérature et un art, eux-mêmes essentiellement populaires, où l'imagination règne en maîtresse.

Désormais les croyances en matière d'art magique sont solidement enracinées et elles franchiront allègrement le Moyen-Age et la Renaissance. Elles iront imprégner non seulement la médecine populaire, mais aussi la médecine officielle dont certaines méthodes ne laissent aucun doute à cet égard. Il est démonstratif de voir un pharmacien de Montpellier du ^{xvii}^e siècle, Catelan, publier une *Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés et usages de la Licorne* (Montpellier. 1624) et un *Discours de la plante appelée Mandragore* (Paris, 1639). Au ^{xviii}^e siècle on admet encore des pratiques de magie, comme à Metz où Percy (Dictionnaire des Sciences Médicales) relate qu'en 1785 on confia la guérison de soldats blessés à un meunier alsacien qui employait des incantations. Quant à la période contemporaine, les moyens thérapeutiques que nous allons envisager ne laissent aucun doute sur la persistance d'opérations magiques, plus ou moins déformées par la tradition.



Envisageons d'abord ces objets symboliques destinés à matérialiser les forces occultes et que l'on porte à titre curatif ou préventif contre les maladies. Ce sont les amulettes, encore appelées phylactères par les Grecs et talismans par les orientaux. Elles sont vraisemblablement d'origine chaldéenne ou indienne, mais on les retrouve chez

les Egyptiens (où le scarabée était particulièrement employé), chez les Grecs et les Romains. Dès les origines de l'Eglise les Pères et les Conciles attaquèrent violemment cet usage. L'empereur Constance défendit l'emploi des amulettes pour la guérison des maladies. Selon Thiers, Valentinien fit couper la tête à un jeune homme qui touchait un morceau de marbre en prononçant sept lettres de l'alphabet pour guérir un mal d'estomac. On essaya de tourner la difficulté en faisant des amulettes avec des morceaux de papier sur lesquels étaient tracés des versets de l'Ecriture, ce qui fut plus facilement toléré.

On lit dans Thyraeus, d'après l'abbé Migne, qu'en 1568, dans le duché de Juliers, le prince d'Orange condamna à mort un prisonnier espagnol. Les soldats s'efforcèrent de le tuer à coups d'arquebuse sans y parvenir. On le deshabilla et on trouva sur lui une amulette représentant un agneau. On la lui ota et le premier coup de fusil l'étendit raide mort.

Selon une légende, le fils d'un roi de Navarre fut envoyé tout enfant à Saint-Jacques de Compostelle, n'ayant pour toute protection qu'une amulette destinée à adoucir les bêtes féroces. En traversant une forêt il fut enlevé par une ourse qui l'emporta dans sa caverne et l'éleva. Il devint célèbre par la suite sous le nom de dom Ursino.

On peut essayer de classer les amulettes selon leur nature, en ce qui concerne les objets simples qui ne représentent rien par eux-mêmes et dont seule la bizarrerie ou la rareté paraît leur donner un pouvoir.

Les amulettes d'origine minérale sont peut-être les plus courantes. Les pierres précieuses ont toujours été consi-

dérées comme possédant des vertus thérapeutiques. Le diamant serait excellent contre le poison, la peste, les enchantements. L'émeraude aurait la vertu d'empêcher les crises d'épilepsie. L'améthyste qui guérit l'ivrognerie paraît, en raison de son ethymologie, avoir déjà été employée chez les Grecs dans le même but.

Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples dont le *Petit Albert* est prodigue. L'aimant est doué de propriétés étendues mais qui varient selon les auteurs. Pour certains il prévient les avortements. Pour d'autres il serait un poison et les blessures faites avec des armes aimantées seraient plus dangereuses. Ce n'est pas l'opinion de Garcias de Huerta, médecin d'un vice-roi espagnol, qui rapporte que les rois de Ceylan avaient coutume de se faire servir dans des plats de pierre d'aimant pour conserver leur vigueur. Aetius prétend qu'il guérit la goutte. D'après Marcellus Empiricus il serait souverain pour calmer les céphalées.

Mais souvent les pierres employées sont plus curieuses encore. telle l'aétite qui se trouve dans les nids d'aigle et à laquelle on attribue la propriété de faciliter l'accouchement lorsqu'elle est attachée au dessus du genou, de le retarder si on la place sur la poitrine. Les *bézoards* étaient des concrétions calculeuses se formant dans le tube digestif de certains ruminants. Ce furent les Persans qui les employèrent pour la première fois, contre les piqûres venimeuses. Leur usage se répandit en France où ils furent très recherchés. Le plus réputé était le bézoard oriental formé dans la quatrième cavité gastrique de l'antilope des Indes.

Les *gamalies* ou camaïeux étaient des talismans formés par des pierres sur lesquelles des images ou des caractères étaient naturellement gravés. Elles étaient surtout employées contre la morsure des serpents. George Agricola rapporte que l'on voit des *gamalies* qui ont la forme de parties du corps ou de plantes et qui ont des vertus merveilleuses, ce qui s'apparente à la médecine des signatures. Pline cite, sous le nom de *paneros*, une pierre précieuse qui rendait les femmes fécondes.

Le règne végétal est également très riche en amulettes. Chez les anciens Grecs, quand il y avait un malade dans une maison, on attachait à la porte un buisson d'épines pour éloigner les esprits malfaisants. Dans des provinces françaises pourtant fort éloignées les unes des autres (Picardie, Poitou, Gironde, Orne), des couronnes d'armoise protègent les maisons. En rencontrer une touffe au bord du chemin porte bonheur. En Dauphiné le millefeuille est l'herbe à « antroller », un brin glissé sous la porte est un talisman souverain. En Touraine on fait porter à l'enfant un sachet de graines de pivoinies contre les convulsions et les vers. Une feuille de renouée sous le talon guérit les diarrhées.

Mais il est des plantes plus proprement magiques, dont le gui, réputé pour lutter contre les sortilèges et guérir les maladies, persistance du culte celtique. De même la verveine, plante sacrée des anciens Armoricains. Qu'on se rappelle la prédiction faite à la duchesse Anne par trois chevaliers qui lui offrirent un pied de verveine lors de son entrée à Rennes, selon la légende :

S'il fleurit, Anne, tu seras reine...

Elle a fleuri la verveine.

Mais la plus mystérieuse et la plus puissante de toutes reste la mandragore qui est un talisman inestimable contre tous les maléfices. Les plus merveilleuses étaient celles qui avaient pu être arrosées de l'urine d'un pendu. Leur pouvoir viendrait de la forme de leurs racines, qui est celle d'un homoncule. Pour certains on doit les arracher à minuit et un vendredi, en se bouchant les oreilles car la racine est vivante et pousse des cris terribles. D'autres pensent qu'on risque la mort en les arrachant et font effectuer cette opération délicate par un chien qui succombe par la suite.

Envisageons maintenant les amulettes d'origine animale. Selon Pline (XXVIII, 5), Mucien portait au cou une mouche vivante dans un petit linge blanc pour se préserver des affections oculaires. L'araignée a la réputation de guérir la fièvre, et un journal anglais recommandait, en 1745, d'enfermer cet insecte dans une coquille de noix et de porter celle-ci contre la fièvre quarte. L'œuf du Vendredi-Saint (qui ne pourrit jamais) est un talisman fort employé en Provence pour les accouchements; de même la mue d'hiver d'un serpent. Les pattes de taupe, portées au cou, garantissent au bébé une heureuse dentition. En Vendée, une tête de vipère dans un sachet guérit l'érysipèle. En Périgord, un poil de bouc pendu au cou est un talisman souverain contre la coqueluche. En Provence, un cocon de mante-religieuse protège du mal de dents, un hippocampe dans son chapeau guérit les cépha-

lées et un œuf de serpent rend inoffensives les morsures venimeuses.

Il existe bien d'autres amulettes qui ont encore cours en France et qu'on ne peut classer dans les paragraphes précédents en raison de leur complexité. Beaucoup doivent leur vertu à leur extrême rareté, et le meilleur exemple est fourni par ce talisman provençal : pour guérir les hémorroïdes, passer au doigt du sujet un anneau fait en travaillant à froid la seconde caboche de la rangée interne du pied gauche d'un cheval blanc entier. Il en figure un au *Museon Arlaten*, envoyé par le docteur Fallen, d'Aubagne, d'où vient le procédé.

On croyait encore au *xviii^e* siècle que la main ou le bras d'un fœtus humain rendait invisible et faisait découvrir les trésors cachés, d'où certains crimes dont furent victimes des femmes enceintes.

L'emploi des bijoux comme amulettes remonte fort loin et n'est pas près de cesser. Notons la vieille recette selon laquelle un fragment de cordon ombilical inséré sous le chaton d'un anneau d'or ou d'argent préserve des coliques. Or, en Provence, le cordon ombilical séché et réduit en poudre dans une infusion guérit les coliques néphrétiques, tandis que chez les Annamites modernes le cordon ombilical est conservé précieusement, séché, réduit en poudre et mélangé à la nourriture des enfants pour les guérir de la colique (R. Thimy, *La magie aux colonies*).

Ces phylactères, sous l'influence de la Kabbale, firent aussi appel à la vertu du nombre, principalement du nombre 3 qui reste le plus répandu dans les traditions populaires. Puis se mêlèrent les textes sacrés aux formules ma-

giques. Certains pensent que l'évangile de Saint-Jean, *In principio erat Verbum*, écrit sur du parchemin vierge et inséré dans un tuyau de plume d'oie, rend invulnérable qui le porte. Dans de nombreux endroits, la ferveur est grande vis-à-vis des Rois Mages et ils trouvent, eux aussi, leurs applications médicales. En portant sur soi la formule suivante on guérit l'épilepsie :

*Gaspar fert myrrham, thas Melchior, Balthazar aurum
Haec tria qui secum portabit nomina Regum
Solvitur a morbo Christi pietate caduco.*

La vertu des caractères symboliques a souvent été employée. Pline cite le cas de Servilius Nonanius qui portait les deux lettres grecques P et A pour se préserver de la chassie. De même le *Tau*, d'origine gauloise, qui serait l'idéogramme de la hache bipenne, et dont parle Virgile :

Tau gallicum spinac ipsemet male illisit.

Au milieu du XIX^e siècle pour conjurer les maléfices on faisait encore avaler une feuille de hêtre marquée du *Tau* et on traçait le signe sur la porte des maisons.

Il n'est sans doute pas de tradition mieux conservée que celle des amulettes. On les voit encore portées couramment, surtout dans les villes par des individus qui se prétendent fort évolués et qui renouent inconsciemment par leurs fétiches, leurs chiffres symboliques, leurs mains de fathmas et leurs éléphants blancs, avec les pratiques de magie les plus anciennes de l'humanité.



Envisageons maintenant les pratiques se rapportant à ce qu'on peut appeler la magie coercitive, qui agit directement sur la cause même du mal. C'est ainsi qu'on utilise souvent des conjurations, formules destinées à chasser l'esprit mauvais. Ces incantations sont fort anciennes. Caton, dans son *De re rustica*, enseigne des paroles dont on peut se servir pour guérir les maladies. Il donne par exemple un remède contre la luxation de la hanche où il entre une longue formule magique. Pline dit que, de son temps, par le moyen de certains charmes, on arrêtait le sang des plaies, on remettait les membres, on guérissait la goutte et bien d'autres affections. Dans le Vexin français les parents qui ont eu quatre filles et qui veulent un garçon prénomment la dernière Gabrielle, charme qu'ils croient capable de leur donner un fils. On fait disparaître les verrues en les saluant d'un *bonsoir* le matin et d'un *bonjour* le soir. Contre le mal à la cuisse il faut dire : *sista, pista, rista, xista*. Contre le mal de dents prononcer trois fois : *Onasages*. Les formules de ce genre varient à l'infini. En Provence, quand on se coupe, on prend une pincée de terre et l'on fait trois signes de croix en disant : *Terre me nourrit, terre me guérit, terre me pourrit*. Peut-être est-ce une survivance du culte de la Terre-Mère.

Les actes destinés à conjurer le maléfice que représente la maladie ne sont pas moins divers. On croit encore en beaucoup d'endroits au nouement de l'aiguillette, opération qui se ferait pendant la cérémonie du mariage en disant : « ribald, nobald, varnabi », ou en récitant à

rebours un verset du *misereere*. Pour empêcher l'aiguillette d'être nouée, les Provençaux mettent un peu de sel dans leur poche au moment du mariage ou font passer un jet d'urine à travers l'anneau nuptial. Dans le Périgord on porte dans sa poche une poignée de millet. Les moyens employés pour dénouer l'aiguillette sont également nombreux. Le *Petit Albert* en donnait qui sont encore en usage : mettre du mercure sous l'oreiller, respirer la fumée du brasier dans lequel on a jeté une dent de mort, manger un pic-vert rôti saupoudré de sel bénit. Pline raconte comment Justine, épouse de Marc-Aurèle, avait été victime d'un noueur d'aiguillette et comment elle fut délivrée du maléfice en buvant chaud le sang d'un gladiateur.

Bien souvent l'acte magique est dirigé directement contre le sorcier auteur du maléfice. Béranger-Féraud cite le cas d'une jeune femme qui voyait tous ses enfants mourir de méningite. Un sorcier lui conseilla de prendre un poumon d'agneau, de le percer d'aiguilles et de le mettre à bouillir en lui disant que l'auteur du maléfice serait forcé de venir se soumettre. Elle se mit en embuscade derrière la porte et tomba à coups de bâton sur la première personne qui entra et qui se trouva être sa propre mère. Cette méthode d'envoutement trouve une variante dans l'usage du *clou votif* que l'on enfonce dans les statues des saints dont on veut forcer la protection. Ainsi les anciens enclouaient les murs des temples, (comme les Romains qui, pour se préserver de la peste, plantaient un clou dans le côté droit du temple de Jupiter), les arbres sacrés, les menhirs. Sans doute vient de la même origine l'acte de jeter dans les sources sacrées des épingles pour obtenir

la réalisation d'un vœu. Quand on a des cauchemars on doit uriner dans une bouteille et la boucher hermétiquement. Le sorcier ne peut plus uriner et doit venir implorer sa délivrance. C'est une méthode qui s'inspire des enchevillements classiques des sorciers.

Un des moyens les plus utilisés pour se débarrasser de la maladie réside dans la pratique du *transfert*. Il s'agit là d'une sorte de magie imitative selon laquelle il suffirait de transmettre le mal à un autre organisme, humain, animal ou végétal, pour en être guéri. Cette pratique, très dangereuse dans le cas des maladies vénériennes, expliquerait de nombreux cas de bestialité dans le monde muges maladies. On peut transférer le mal de dents à un but curatif. Pline raconte comment on peut se guérir des affections gastriques en les passant à un petit chien ou à un canard. Bartholin relate que son oncle fut guéri de coliques et d'un mal de dents par un petit chien qui prit ces maladies. On peut transférer le mal de dents à un arbre en enfonçant dans le tronc un petit morceau de bois qui a été placé au préalable au contact de la dent malade. Les goitreux, dans la nuit de l'Ascension, doivent mordre l'écorce d'un pêcher, tandis que les gens atteints d'affections oculaires doivent, dans la nuit du 12 au 13 janvier (Sainte-Lucie), mordre l'écorce d'un grenadier. Nombreux sont les paysans qui frottent leurs plaies d'un chiffon, lequel sera abandonné dans un buisson pour communiquer le mal à l'arbuste.

Ces méthodes se rapportant au transfert sont trop nombreuses pour qu'il soit possible d'en citer seulement le

dixième. Nous envisagerons seulement deux ordres de faits extrêmement répandus.

On connaît plusieurs procédés contre les verrues, qui tous sont dérivés du transfert. On peut jeter par dessus son épaule autant de pois chiches que l'on a de verrue, ou bien les frotter avec un chiffon que l'on abandonne, ou encore mettre à leur contact la pulpe d'une pomme qui pourrira en entraînant la disparition des verrues, etc., etc... Si les moyens employés sont si nombreux c'est qu'ils n'agissent nullement par eux-mêmes et il paraît prouvé en l'occurrence que l'auto-suggestion joue le rôle déterminant. En effet, d'éminents cliniciens modernes ont pu obtenir des disparitions totales de verrues par le simple simulacre d'un traitement. Voici sans doute un des exemples les plus démonstratifs du rôle curatif de la foi.

D'autre part il est très courant de voir placer sur la tête des petits méningitiques ou sur le thorax des pleurétiques, des pigeons sacrifiés vivants et appliqués tout chauds. Il existe un certain nombre de variantes à cette méthode, selon la nature de l'affection ou les animaux employés. Il est certain qu'on se trouve en présence d'une pratique de transfert. Quelle relation a-t-elle avec les sacrifices d'animaux employés autrefois pour obtenir une guérison ? Selon Servius, à Marseille, avant le Christianisme, dès qu'on apercevait un début de peste on nourrissait un pauvre homme des meilleurs aliments, on le faisait promener par toute la ville en le chargeant de malédictions, puis on le chassait afin que la peste s'en aille avec lui. Peut-être faut-il y voir une persistance du vieux rite hébreu du bouc émissaire.

Mais il existe encore beaucoup d'autres pratiques dispersées dans toute la France et qu'il serait vain de vouloir enfermer dans une classification logique. A chaque instant nous voyons encore surgir devant nos yeux étonnés une survivance tenace du vieil art magique de guérir.

LA SORCELLERIE

*...Car, o, de meme que lou mèse
Souvènt tiro lou bon dou pièje,
Pèr la vertu di sourtilège
Fourgan, nautre, lou mau à coungreta lou bèn.*

Mireille. Chant VI.

Nous considérons ici les pratiques magiques pour lesquelles un intermédiaire est nécessaire entre le malade et les forces occultes. Notons que dans le cas de la magie comme dans celui de la religion nous trouvons ces deux procédés : le malade peut agir lui-même ou par l'intermédiaire d'un individu qualifié pour le représenter. Cette comparaison entre le prêtre et le sorcier paraît toute naturelle quand on songe que, dans les sociétés primitives, le même individu jouait les deux rôles, ce que nous pouvons encore voir chez les féticheurs de nos villages africains.

La sorcellerie est également très ancienne. Magitiennes de Thessalie et *sagae* romaines mêlaient à des pratiques médicales d'autres activités moins recommandables. En France, le nombre des sorciers va en augmentant progressivement jusqu'au xvi^e siècle où ils pullulent. Mais les puissances spirituelles et temporelles ont déjà fait entendre leur condamnation, et l'on peut voir prononcer contre eux des peines sévères. Grégoire de Tours (Histoire de France, Livre IV) raconte que Mummel, général de

Chilpéric 1^{er}, ayant eu l'imprudence de dire qu'il connaissait une herbe d'une efficacité absolue contre la dysenterie fut accusé de sortilège à l'égard d'un fils de Frédégonde qui mourut de cette maladie, et périt à la suite des tortures qui lui furent infligées. Au Moyen-Age, les procès de sorcellerie ne sont pas chose rare, non plus que pendant la Renaissance, et les bons bourgeois peuvent de temps à autre se divertir en allant voir griller l'un de ces suppôts de Satan. Cardan pense que beaucoup de sorciers n'étaient que de pauvres diables atteints de « maladie hypochondriaque » en raison de leur mauvaise alimentation. Il raconte comment son père sauva du bûcher un paysan nommé Bernard en le mettant à un régime approprié. La procédure en matière de sorcellerie était parfois bien sommaire et il suffisait souvent de l'existence de la fameuse « tache insensible », marque diabolique, pour faire envoyer son porteur au bûcher. On peut se demander si des lépreux ne furent pas mis à mort pour cette seule cause et même si, au fond, ce n'était pas une méthode rationnelle employée par les juristes de l'époque pour se débarrasser de malades réputés dangereux. Au xviii^e siècle les sorcières pullulent encore et l'*Affaire des Poisons* en fut une preuve retentissante. D'ailleurs certaines enquêtes parues dans la presse ne concluent-elles pas à la persistance d'une sorcellerie demeurée dans sa forme originelle et pratiquée par d'authentiques démonologues ?

Dans nos campagnes nombreux sont encore les guérisseurs qui utilisent des procédés dérivés de la sorcellerie. En Provence ce sont les *màsques*, dans d'autres régions les *rebouteux*, les *rhabilleurs*. Les bergers sont souvent

considérés comme sorciers, de même les *fruitiers* qui font le beurre dans les Alpes ou le Jura.

Le bourreau était considéré autrefois comme capable de guérir certaines maladies par attouchement, lorsqu'il revenait d'une exécution capitale. D'ailleurs la graisse de supplicié, surtout de pendu, était renommée comme une véritable panacée et serait encre employée contre les rhumatismes et les écouelles. Balzac rapporte que de nombreuses personnes venaient en acheter au bourreau Sanson, lequel leur vendait du saindoux dans des pots recouverts de papier rouge.

En Provence ce sont de vieilles femmes qui « lèvent le soleil » avec un simple verre d'eau, ou font disparaître les taies de la cornée avec un signe du pouce sur le globe oculaire.

Quant au « don » qui rend les individus aptes à guérir leurs semblables, nous venons de voir qu'il peut provenir de la fonction sociale. Dans d'autres cas il résulte d'une particularité de la naissance : enfants nés le Vendredi-Saint qui guérissent les fièvres, ou septième garçon sans interposition de filles qui guérit en outre les écouelles. Dans certaines régions on appelle « *vartaupier* » un « toucheur » qui a la spécialité de guérir le *vartaup* ou furoncle. Il faut qu'il ait, étant enfant, étouffé sept taupes dans sa main avant d'avoir mangé de la graisse. Le mot *vartaup* viendrait de *taupe*, « tumeur qui contient un pus blanc, épais et pituiteux » selon M. Le Clerc (*La Chirurgie complète par demandes et réponses*, 1614).

Dans une légende intitulée *Le Berger de Brie*, Edouard d'Anglemont décrivait ainsi le sorcier de campagne :

Mais s'ils étaient connus par de noirs maléfices
 Ils rendaient quelquefois aussi de bons offices.
 Souvent avec une herbe, un signe, quelques mots,
 Mieux que tout l'art d'un mire ils guérissaient les maux.
 Il porte sur son front et verveine et selage...
 Un sarrau de lin gris couvre ses reins pressés
 De rameaux de fougère en ceinture tressés ;
 Il tient dans la main droite une baguette blanche;
 Un coffret de fer blanc qui sonne sur sa hanche
 Contient l'herbe qui tue et l'herbe qui guérit.

Ces sorciers emploient toutes les pratiques de magie
 que nous avons déjà envisagées. Ils guérissent par des
 paroles charmées, par des incantations où se retrouve tou-
 jours le même mélange de magique et de religieux. Ainsi
 dans la Mayenne le *toucheux* qui guérit les brûlures ou
 le zona (feu sauvage) prononce ces paroles déjà en usage
 au xvii^e siècle :

Feu perds ta chaleur
 Comme Judas perdit ses couleurs
 Quand il trahit Notre-Seigneur
 Jésus-Christ au Jardin des Olives.

De même dans l'immortel poème de Mireille Tavèn, au
 milieu de ses pratiques de magie, évoque la passion du
 Christ.

La sorcellerie emploie aussi la puissance des nombres
 et des talismans. Le sorcier est particulièrement qualifié
 pour rompre les sortilèges provenant d'un autre sorcier

malveillant. Il faut même parfois évoquer les morts dont la faveur ou l'hostilité joue un si grand rôle dans les croyances bretonnes.

Les sorciers se mêlent souvent de composer des médicaments où ils montrent une certaine science pharmacodynamique. Telle cette vieille recette d'onguent où il entre de la belladone, de la morelle furieuse, du sang de chauve-souris, du sang de huppe, de l'aconit, de la suie, du persil, de l'opium et de la ciguë, et qui est destiné à proeurer le sommeil. A l'heure actuelle le sorcier compose encore des breuvages, comme Canidie, avec la mandragore, la ciguë, les langues de vipère et autres ingrédients décrits par Virgile et Horace.



Nous rattacherons un peu artificiellement à ce chapitre une très courte étude sur les grands empiriques, qui ont influé sur la thérapeutique populaire d'une façon comparable à celle des obscurs sorciers ruraux. De tout temps des aventuriers se sont présentés au peuple, prétendant soulager ses misères. Ils connurent toujours le plus grand succès. La prodigieuse fortune de l'*orviétan* paraît incroyable quand on songe au temps qu'a duré la faveur de cette panacée. Il aurait été inventé par un certain Lupi, à Orvieto, en Toscane, et présenté par lui comme un antidote universel. Le monopole de sa vente fut successivement revendiqué par Vitratio, Levantin, Nicolas de Blé-gny, Desiderio Descombes (dit le Charlatan), Christophe Contugi (dit l'*Orviétan*) et enfin Charles Dionis. A la

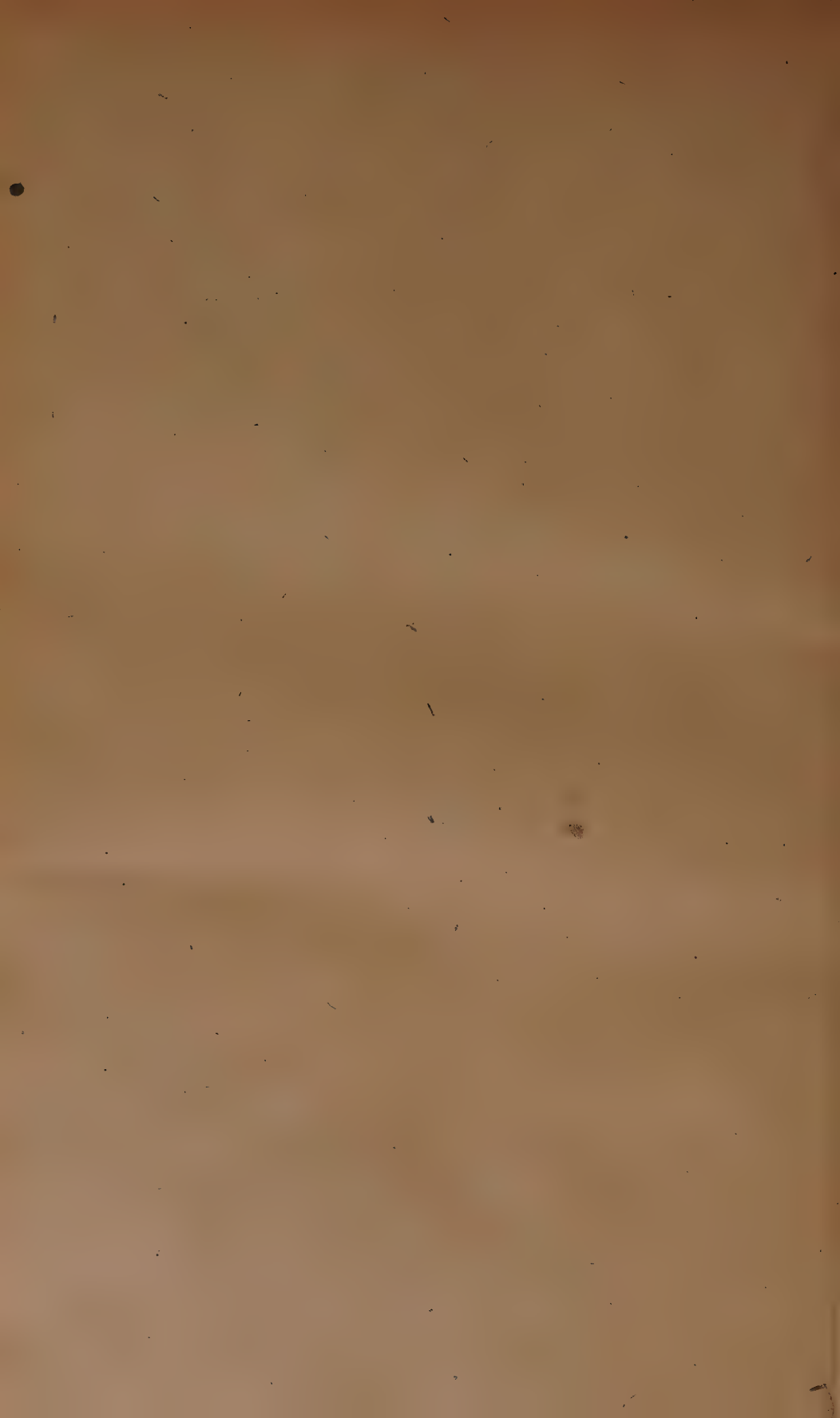
mort de ce dernier le remède, qui avait enrichi bien des familles, tomba dans le domaine public sans que ses propagateurs aient pu obtenir pour lui l'approbation de la Faculté. Il n'y a pas tellement longtemps il se débitait encore couramment sur nos places publiques.

Digby utilisait une « poudre de sympathie » qui fit fureur à l'époque. Il guérissait avec une méthode s'apparentant à la transplantation. La poudre du sieur Ailhaud était un « remède spécifique à tous les maux connus ».

Mais l'un des thaumaturges les plus célèbres et dont le souvenir est resté vivant dans le peuple, est ce Joseph Balsamo qui connut une prodigieuse fortune sous le nom de Cagliostro. Il fit son éducation médicale au couvent de Caltagirone, chez les Benfratelli, Frères de la Charité, qui faisaient office de garde-malades, de pharmaciens, de guérisseurs parmi les campagnes à moitié désertes. Il apprit ainsi du frère apothicaire des rudiments de thérapeutique. Plus tard, reparu après une jeunesse orageuse sous les traits du comte de Cagliostro, il se lance dans l'alchimie. Il aurait été initié par Saint-Martin en 1774. Il se consacre ensuite à l'occultisme. En Allemagne il compose un remède, la *Barba Jovis*, destiné à prolonger la vie et à augmenter les forces. Puis il exerce la médecine à la cour de Russie. Selon ses dires, sa méthode ne visait pas le patient mais les « esprits », causes efficientes du mal. Il témoignait de l'estime pour l'Ecole de Salerne dont il préconisait les ordonnances. A Strasbourg, en 1780, il devient le guérisseur en vogue, se montre désintéressé envers les pauvres, pratique des cures retentissantes. A Trente, un jeune médecin lui sert d'adjoint

tandis qu'un pharmacien exécute ses ordonnances. Grand-Cophte du Rite Egyptien il préconise la régénération physique et morale par quarante jours de jeûne. Sa fortune pâlit ensuite. Impliqué dans l'Affaire du Collier il est expulsé de France. Il mourra en Italie, à moitié fou, dans une prison pontificale.

Nous n'avons donné ces exemples que pour montrer comment l'activité de ces hommes qui se vantaient de n'être pas médecins a pu agir sur l'imagination populaire en lui faisant entrevoir une conception ésotérique de l'art médical particulièrement séduisante pour des âmes simples imprégnées de mysticisme et avides de merveilleux.



L'ASTROLOGIE

Sapiens dominabitur astris.

Employée par les Chaldéens, les Chinois, les Indous, les Egyptiens, l'astrologie remonterait au patriarche Abraham. Les doctrines médicales qui s'y rapportent proviennent d'une assimilation du microcosme au macrocosme. Grecs, Romains et Arabes admettent cette conception qui est introduite en France et connaît son apogée au xvr^e siècle. Déjà, avant cette époque, nous savons que Louis XI faisait le plus grand cas de l'astrologie. Florent de Villiers qui était à la fois son médecin et son astrologue le suivit en Savoie pour étudier les herbes des montagnes et les pierres médicinales qu'il gravait en talismans. A cette époque, astrologie et médecine allaient de pair et nous voyons Cardan, Codronchi, Ferrier, Cornélius Agrippa et le plus célèbre de tous, Paracelse, mêler intimement les deux sciences.

Les principales croyances astrologiques concernant l'art médical relèvent de la théorie selon laquelle un système de correspondances existerait non seulement entre microcosme et macrocosme, mais aussi entre leurs différentes parties. Chaque planète correspond à un tempérament particulier, physique et mental, à un métal, à une pierre précieuse, à des végétaux. Le livre sacré d'Hermès Trismegiste énumère trente-six herbes magiques régies par les trente-six décans du zodiaque. On porte volontiers des

talismans où un signe zodiacal a été gravé, où une gemme a été insérée.

Le rôle joué par le *Grand Albert* et le *Petit Albert* pour la dissémination des pratiques de magie est joué par les différents *calendriers* en ce qui concerne l'astrologie. Le *Kalendrier des Bergers* dont la première édition est de 1488 connaît des réimpressions successives pendant plusieurs siècles. Pierre Van Bruhesen publie à Bruges en 1550 son *Grand et perpétuel Almanach* dans lequel il indique les jours propres à se purger, se baigner, se raser, placer des ventouses, etc. Mais, une fois de plus, nous voyons une tentative pour christianiser des pratiques condamnées par l'Eglise. C'est ainsi qu'en 1630 M^e Anthoine Maginus, « dict l'hermite solitaire », publie un *Almanach ou pronostication des Laboureurs* qui substitue les saints aux périodes astrales :

Saignée du jour Saint Valentin.

Fait le sang net soir et matin

Et la saignée du jour devant

Garde des fièvres en tout l'an.

La tradition populaire reprend l'opinion de Galien, disant qu'il ne faut pas saigner pendant la canicule, et enchérit même en affirmant que toute médication est nuisible pendant cette période et qu'il faut laisser agir la *natura medicatrix*.

On croyait beaucoup autrefois aux *années climatériques*, périodes de sept ou de neuf ans, selon les auteurs, au bout desquelles il y aurait un renouvellement complet de l'individu. Pythagore serait à l'origine de cette théorie.

Les comètes frappaient vivement l'imagination popu-

laire et on leur prêtait volontiers une influence sur le physique. « On ne devrait pas s'étonner, dit Cardan, de voir à leur suite la sécheresse et la peste puisqu'elles dessèchent l'air et ne lui laissent pas la force d'empêcher les exhalaisons pestiférées. Elles produisent les séditions et les guerres en échauffant le cœur de l'homme et en changeant les humeurs en bile noire. »

Mais le peuple n'a guère retenu de ces croyances que celles qui se rapportent à l'influence de la lune, l'observation de ses différentes phases étant chose aisée pour lui. Il n'a pas admis difficilement l'influence de cette planète sur la santé, ayant déjà de fortes tendances à en observer les effets sur la végétation des plantes et la reproduction des animaux. La périodicité de la menstruation et la durée de la grossesse, évaluée dix mois lunaires, n'a pas peu fait pour affermir ces croyances.

Madame de Sévigné écrivait à son amie, Madame de La Fayette : « Ne soyez pas inquiète sur ma santé, je me purgerai à la pleine lune. » Beaucoup de gens suivent encore son exemple.

Les anciens, comme notre public actuel, admettaient l'influence de la lune sur les phénomènes nerveux, comme l'épilepsie, d'où le nom de *lunatiques*. Grasset a écrit : « L'influence des menstrues sur la recrudescence des crises est bien établie. » Peut-être la tradition populaire, faite d'une multitude d'observations sur les phénomènes vitaux, sera-t-elle conforme à une vérité scientifique de demain qui fera admettre comme un dogme des faits qui auparavant étaient considérés comme relevant de la plus grossière superstition.

LES ALCHEMISTES

*Inexhaustum fert thesaurum
Qui de virgis facit aurum,
Gemmae de lapidibus.*

(Vieux cantique en l'honneur de St Jean év.)

Leur rôle dans la formation de la médecine populaire est indirect. Sans doute n'ont-ils pas fourni à nos ancêtres un arsenal thérapeutique digne d'être conservé, mais ils ont agi sur l'esprit populaire, lui laissant entrevoir un merveilleux univers où tous les espoirs étaient permis.

Dans leur poursuite inlassable du *Grand-Œuvre* ils n'omirent pas la recherche d'un trésor entre tous désirable. Qu'ils s'appelât *Elixir de Vie*, *Baume Universel*, *Aigle Céleste*, *Or Potable* ou *Bois de Vie*, il était toujours destiné à rendre la santé aux malades, à redonner des forces, à prolonger la vie.

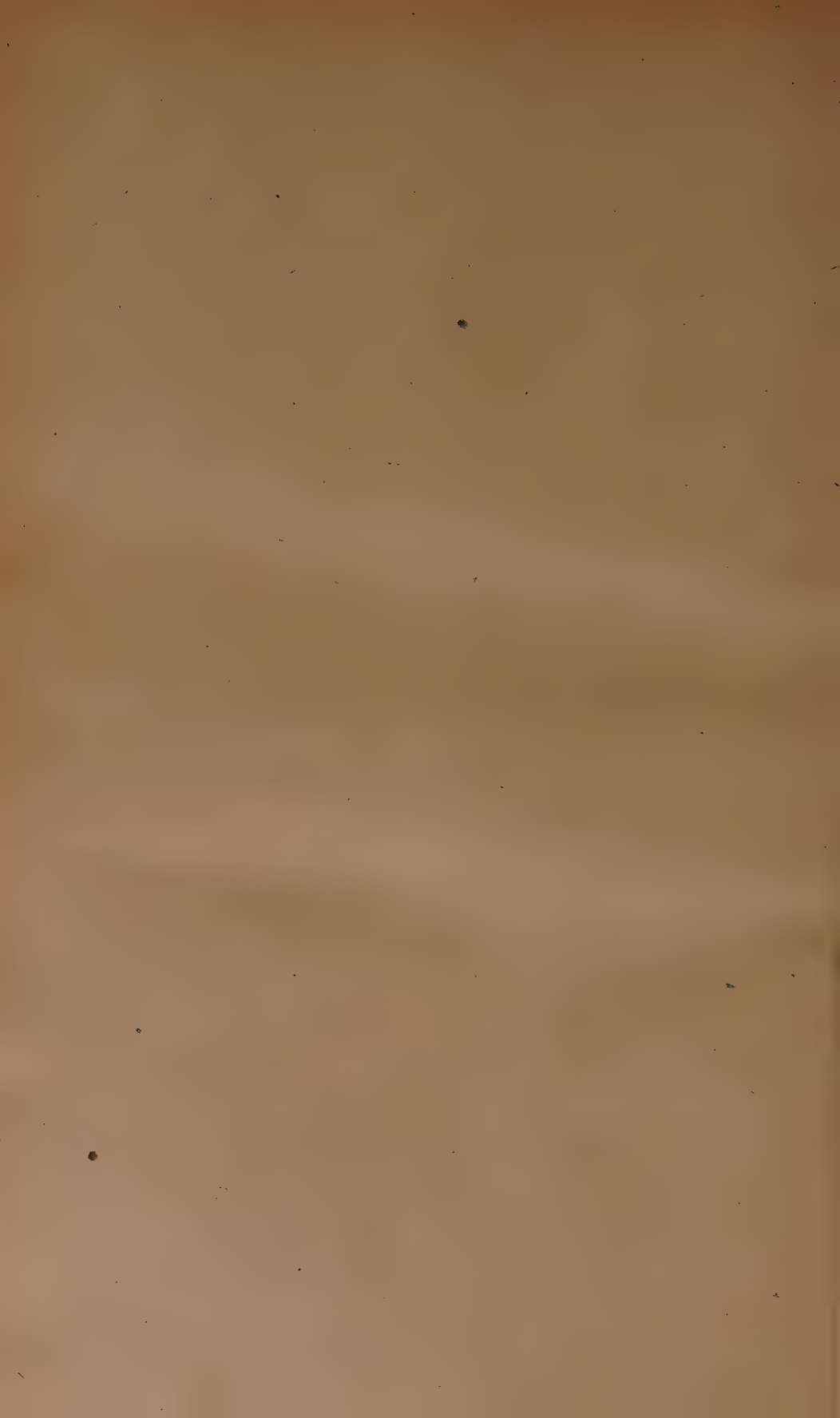
Nicolas Flamel a affirmé avoir découvert la *grande panacée*, reprenant des recherches bien vieilles puisque Hu-Jum-Sin, alchimiste chinois, et Symandius, roi d'Égypte, l'avaient paraît-il trouvée. Raymond Lulle et Arnaud de Villeneuve s'acharnèrent à sa poursuite. Ces grands alchimistes du xiii^e siècle eurent des continuateurs. Paracelse ne se vantait-il pas de posséder la Pierre Philosophale et de pouvoir faire vivre les hommes plusieurs siècles ? Mais la trace laissée par les alchimistes du Moyen-Âge, qui écrivirent leur chanson de geste dans le domaine

scientifique, ne fut pas perdue. Au xvi^e siècle, malgré les conseils de prudence de Rabelais, on voit Braccesco écrire : *Le Bois de Vie, où l'on apprend la médecine au moyen de laquelle nos premiers pères ont vécu neuf cents ans*, et Fioraventi publier son *Résumé des secrets qui regardent la médecine, la chirurgie et l'alchimie* (Venise 1571). Gabriel de Castaigne, aumônier de Louis XIII, écrit *L'Or Potable qui guérit tous les maux* (Paris 1611) et d'autres ouvrages d'alchimie. Fabre, médecin de Montpellier, publie *l'Alchimiste Chrétien* (Toulouse 1632). Et au xviii^e siècle le sujet était encore assez débattu pour servir à une étude de Falconet intitulée : *Lettres et remarques sur l'or prétendu potable*.

En faut-il davantage pour éveiller dans les esprits une immense espérance et préparer la voie aux thérapeutiques les plus invraisemblables ? Le grand rêve des alchimistes mit en branle pour des siècles l'imagination du peuple, emplissant de chimères dorées le ciel gris de sa misère.

III

LA MÉDECINE OFFICIELLE
DE JADIS



LA MEDECINE OFFICIELLE DE JADIS

*Si tu fermes ta porte à toutes les
erreurs, la vérité restera dehors.*

RABINDRANATH TAGORE.

Certains auteurs ont vu dans l'ancienne science médicale la source unique de la médication populaire. Si cette opinion est excessive il n'en est pas moins vrai que l'influence des doctrines émanées des différentes écoles médicales a joué un rôle immense. Mais cette médecine d'autrefois a été elle-même pénétrée par les facteurs que nous avons envisagés dans les chapitres précédents, religieux, magiques, astrologiques ou alchimiques, et nous retrouverons parfois leur influence à travers des méthodes apparemment scientifiques.

Nous estimons que, dans cette étude, nous ne devons pas séparer la médecine antique de celle qui relève de notre histoire nationale. Celle-ci est en effet l'héritière directe des opinions de celle-là, et nous ne pourrions envisager les théories des vieux maîtres français sans mentionner immédiatement les idées hippocratiques, galiéniques ou salernitaines dont elles sont issues.

Il existe cependant des médications antiques qu'on retrouve en pratique populaire sans que l'on puisse déterminer la voie qu'elles ont empruntée. Par exemple le traitement enseigné par Pline pour guérir l'épilepsie et qui consiste dans un lézard éventré avec un roseau, puis

séché ou rôti, est encore en honneur dans le Morvan. Dans la même province, pour guérir les écrouelles, une vierge fait chauffer sous la cendre une feuille de bouillon blanc, l'applique à l'endroit malade et répète trois fois en étendant la main droite : « *Neque Apollo pestem posse crescere quam nuda virgo restingat* ». Toujours en Morvan on applique sur la tête de celui qui souffre de céphalées une feuille d'olivier sur laquelle le mot *Athena* a été écrit, allusion transparente à la migraine de Jupiter enfantant Minerve. Sans doute s'agit-il d'une transmission directe, de peuple à peuple, lors de l'installation romaine dans le pays des Eduens.

■ ■
■ ■

Des vieilles doctrines médicales, celle qui a le plus agi sur l'opinion populaire est probablement celle des *humeurs*. On n'ignore pas le rôle que joue l'humorisme dans l'ancienne médecine, pénétrée de doctrine hippocratique. Il devait particulièrement séduire l'imagination populaire qui assimilait ainsi l'organisme humain à un végétal dont la sève constitue la partie essentielle. Les anciens auteurs ne craignent d'ailleurs pas d'employer cette image. Il faut se purger au printemps, disent-ils, car « le sang se renouvelle et se met en mouvement comme la sève des arbres. Il faut diminuer la poussée du sang » ; de même à l'automne, car « le sang reflue dans les extrémités comme la sève dans les racines ». Aussi les purgations ont-elles toujours été la grande arme thérapeutique de l'art médical populaire. L'emploi fréquent du vésicatoire pro-

vient de l'application du même principe. On l'entretient avec des ingrédients divers au lieu de le laisser sécher car ainsi toutes les mauvaises humeurs s'échappent. On considère souvent les ulcères comme des émonctoires et c'est pourquoi on évite de faire tarir leur sécrétion. On pense aussi qu'il ne faut pas sécher l'eczéma qui passerait dans le sang. Dans ce dernier cas la pratique populaire n'est peut-être pas dénuée de fondement. On connaît les cas d'alternance de manifestations neuro-arthritiques, asthme en particulier, avec l'eczéma, et l'on comprend que des malades aient pu préférer leur eczéma, pour gênant qu'il puisse être. Il est moins légitime de considérer la diarrhée verte du nourrisson comme une élimination salubre, comme dans le Maine, ou de favoriser le développement des poux sous prétexte qu'ils « tirent les mauvaises humeurs » de l'enfant.

Citons encore le grand développement que prit dans les pratiques médicales populaires la *médecine des signatures*. Raisonnant de façon analogue à celle que nous avons vu employer par les astrologues, les promoteurs de cette théorie admettaient un système de relations intimes entre les diverses parties de l'univers. En particulier il existait une concordance entre les plantes et les organes qu'elles sont destinées à guérir. Paracelse en fait mention, mais la théorie avait déjà été émise avant lui. Un de ses disciples, Léonard Thurneiser publie un livre exposant les analogies entre les plantes et le corps humain. Mais la doctrine dut son grand retentissement au livre de Porta : *La Phytognomonie*. Il renferme une liste interminable de plantes de l'usage desquelles le Créateur avait pris soin

de nous prévenir, par un signe particulier. C'est parfois la forme qui est chargée de nous avertir, comme celle des rameaux de myosotis qui rappelle la queue du scorpion et qui signe le fait que la plante doit en guérir les piqures. D'autres fois il faut se référer au parfum, et le satyrion est un aphrodisiaque en raison de son odeur spermatique. La couleur était aussi en cause, bien souvent, la chélidoine, au latex jaune, servant à guérir l'ictère. N'est-on pas tenté d'évoquer, au sujet de ces correspondances, les vers immortels de Baudelaire ?

Mais cette séduisante théorie ne s'est pas perdue et possède encore de nombreuses applications. Les paysans qui l'emploient encore y ont été encouragés par la médecine officielle qui en a fait un large usage et l'a répandue à profusion. Les malades n'ont pas oublié qu'on leur conseillait la pulmonaire, aux feuilles tachetées, contre la tuberculose, le jus de carotte contre la jaunisse, les perles préparées contre les affections oculaires, la noix pour guérir les maladies cérébrales, l'herbe au Petit Robert, aux taches rouges, pour les hémorragies, l'ortie blanche dans le cas de leucorrhées. Souvent d'ailleurs ces plantes possèdent une réelle efficacité et ne sont entrées dans cette liste que grâce à un artifice de l'imagination, afin d'enrichir au maximum d'exemples probants une théorie de si haute portée métaphysique.

*
*
*

Envisageons à présent les doctrines utilisant des substances d'origine animale et principalement humaine, selon

le principe que le corps de l'homme produit les remèdes nécessaires à sa guérison. Il s'agit en somme d'une opothérapie avant la lettre qui ne doit rien aux théories de Brown-Séquard.

Considérons d'abord la thérapeutique par le sang qui jona un rôle important dans les civilisations primitives par le caractère symbolique qui s'y attachait. D'après les anciens auteurs le sang humain, bu chaud, guérit l'épilepsie, d'où la pratique des Romains qui buvaient le sang des gladiateurs. « *Quidem jugulasti gladiatoris calido sanguine potato sali mortis se liberarunt* » dit Celse (III, 2). On a vu comment il pouvait aussi dénouer l'aiguillette. Louis XI fit usage du sang humain. Gaguin écrit en 1489 : « Il a bu du sang humain pris sur certains enfants dans l'espérance véhémente de recouvrer la santé. » Jean Pillart reçut neuf livres deux sols « pour avoir été saigné par l'ordonnance et commandement dudit seigneur par deux foyes par épreuve ». Selon les anciens médecins, le sang d'éléphant mâle guérissait fluxions et rhumatismes, celui d'hyène les coliques, de bœuf les hémoptisies, de bouc les affections hépatiques, d'élan l'asthme, de cerf les diarrhées, de chèvre la constipation, etc., etc...

Il ne reste guère de ces coutumes que la pratique des « buveurs de sang » qui vont aux abattoirs avaler tout frais leur verre de rouge liqueur. Dans les campagnes, le sang qui sort avec l'expulsion du délivre sert à faire disparaître les noevi de la mère.

Les rigueurs bibliques vis-à-vis des femmes en période menstruelle ne paraissent pas impressionner certains individus qui se servent du sang des règles comme médication.

Il fut autrefois employé dans des philtres pour rendre amoureux. Selon d'autres auteurs il rendrait fou. Le D^r Cabanès a vu frictionner un chalazion avec du sang menstruel, ce qui a opéré sa disparition. Il a vu aussi des mères laver les yeux malades de leur bébé avec des linges souillés du sang de leurs règles. Et voici une recette contre l'aménorrhée : Délayer dans un thé du sang des règles de fille saine; en prendre une forte tasse matin et soir.



L'usage de la bile en thérapeutique oculaire ne paraît pas s'être perdu depuis la légende de Tobie. En effet, Pline nous en parle: « Ad oculorum medicamenta utilius habetur » dit-il. Il n'y a pas tellement longtemps le D^r Legrain, de Bougie, employait avec succès le fiel de poisson dans des cas de taies de la cornée. Rien d'étonnant que cette méthode soit encore employée en médecine populaire.

L'emploi de la salive est encore plus répandu et les peuplades primitives en faisaient grand usage. Lucain (L. IX, Pharsale) prétend que les Psylles, qui ont le sang incorruptible vis-à-vis des venins, guérissent par leur salive les morsures de vipères. Selon Suétone, Vespasien aurait guéri avec sa salive un aveugle, selon Tacite un boiteux. Toujours dans Suétone on apprend que Lucius Vitellius employait la salive d'une jeune affranchie qu'il aimait, mêlée avec du miel, contre des maux de gorge. Plus près de nous, Jean Baubin (*Histoire de Naples, la rage des loups advenue l'an MDXC*; Montbéliard 1591) dit qu'un remède con-

tre la rage est une noix mâchée à jeun par un homme jeune et mise sur la morsure.

Il est intéressant de noter qu'à partir de ce moment nous voyons tous les auteurs qui traitent cette question conseiller la salive à jeun. Nicolas Lemery prêterait à cette observation le concours de son autorité. Dans son *Traité universel des drogues simples* (1759), il dit que « la salive d'un jeune homme bien sain, à jeun, est bonne pour les morsures de serpents et de chiens enragés ». En 1820, le *Dictionnaire des Sciences Médicales* n'a pas abandonné cette méthode et fait remonter à Galien l'usage de la salive d'un homme à jeun contre les dartres. La même précaution doit être prise pour faire disparaître cors et durillons, et pour effacer les taches de naissance. Cette tradition a persisté jusqu'à nos jours en gardant tous ses caractères, puisque nous connaissons une personne parfaitement adaptée à la vie d'une grande ville qui nous a affirmé avoir massé tous les matins, à jeun, ses cors avec sa propre salive, conseil donné par un paysan de Corse, et avoir obtenu un résultat parfait. D'autre part, dans les Flandres, pour faire disparaître les taches de naissance, l'accouchée doit les lécher le matin à jeun, pendant les neuf premiers jours qui suivent la venue au monde. La salive à jeun posséderait donc une activité particulière venant peut-être de son acidité plus grande.

Une autre vieille méthode concernant la salive est celle du lèchement, ou procédé d'Esculape, en thérapeutique oculaire. Nous la retrouvons dans l'Evangile : « Prenant la main de l'aveugle, Jésus le conduisit hors du bourg, lui mit de sa salive sur les yeux et, lui ayant imposé les

mains, lui demanda s'il voyait quelque chose... » Marc VIII, 23. Les *Ephémérides d'Allemagne* (1776) citent une observation de guérison de plaie de la cornée par lècheage plusieurs jours de suite par la mère du malade. Au Congrès français d'ophtalmologie de 1888, le D^r Costomiris, professeur à Athènes, a cité plusieurs cas d'affections oculaires guéries par lèchement humain. Cette pratique est extrêmement répandue en médecine populaire et l'on voit fréquemment des mères lécher consciencieusement les yeux de leurs enfants atteints d'ophtalmie.

On emploie également le lait de femme qu'Hippocrate conseillait en injections vaginales contre la stérilité. Jean Adern, médecin anglais du xvii^e siècle, le prescrivait en injections contre la blennorrhagie, à condition toutefois que la femme nourrisse un garçon. Ambroise Paré le préconise contre « les ulcérations qui surviennent aux yeux pendant la variole », et J. de Monteux, médecin de Henri II, assure que « pour apaiser douleur des yeux est fort propice le lait d'une jeune femme bien tempérée ». Les nourrices de notre époque font encore parfois gicler leur lait dans les yeux malades des enfants. On emploie aussi la sève de la rue mêlée à du lait de femme et frottée au coin des yeux pour faire disparaître l'obscurcissement ou les éblouissements. Contre le larmolement, les bonnes femmes préconisent un mélange de lait de femme et de safran. En dehors de ces applications oculaires, le lait de femme est encore employé contre les douleurs d'oreilles. Pour guérir le rhume de cerveau il faut appliquer sur les oreilles et les tempes des feuilles de joubarde trempées dans du lait de femme ayant eu un garçon.



Les excréments qui n'ont pas disparu de l'arsenal thérapeutique des ruraux ont, eux aussi, une histoire. Les anciens les prisaient fort, puisque Lampride a pu raconter comment l'empereur Commode donnait l'exemple de la scatophagie. Au iv^e siècle les femmes enduisaient leur visage de matières fécales pour conserver la fraîcheur de leur teint ce qui est d'ailleurs violemment reproché par Saint-Jérôme. On appelait autrefois « emplastrum aureum » un onguent fait d'excréments desséchés incorporés à du miel et qu'on utilisait contre les phlegmons. Le *Grand Albert* comporte un « traité des fientes » dont la lecture est instructive.

Lemery, comme toujours, nous décrit abondamment les méthodes de son temps : « L'excrément de l'homme est digestif, résolutif, amolissant, adoucissant, propre pour l'anthrax... Quelques-uns le recommandent sec, pulvérisé et pris par la bouche pour les enflures de la gorge, pour l'épilepsie et les fièvres intermittentes ». Suit alors une énumération de tous les bienfaits qui sont dus à l'usage de la crotte de chien nourri avec des os (ou Album Graecum) et des excréments d'animaux nombreux et variés.

Le Dictionnaire des sciences médicales de 1812 ne craint pas de noter : « En quelques occasions on a cru appliquer avec succès quelques excréments comme l'album graecum, la fiente humaine, celle de l'hirondelle, l'urine humaine, etc... ».

Il ne faut donc pas s'étonner que la thérapeutique populaire se soit emparée avec empressement de médications

dont la matière première était si abondante et de si bon marché. Aussi en trouvons nous des applications très diverses et très étendues. En Flandre, les excréments sont employés en application sur les ulcères et des praticiens assurent même que les effets en sont excellents. On agit de même en ce qui concerne toutes les plaies, brûlures, piqures. Il est plus normal d'employer les matières fécales comme antiphlogistique, comme il se pratique souvent dans les cas de panaris, phlegmons, érysipèle et toutes inflammations. Dans d'autres cas on paraît utiliser leur chaleur humide pour les affections douloureuses. On cite l'emploi de fiente de porc en tamponnement pour une hémorragie de la délivrance. Il est vrai que dans la province de Namur la crotte de chien infusée dans de l'eau de vie de genièvre était utilisée dans la même éventualité. Contre la constipation on préconise l'ingestion d'un verre chaque matin d'une infusion de fiente de poule ou de chat. En Provence, on utilise les matières fécales d'un enfant à jeun pour toutes les affections cutanées.

L'urine n'a pas des propriétés moins intéressantes. Diodore de Sicile rapporte que les Celto-Lygiens se lavaient le corps avec de l'urine et s'en frottaient les dents. De nos jours on s'en lave la bouche pour calmer les odontalgies. Hérodote rapporte que Théron, roi d'Egypte fut guéri d'une maladie d'yeux par l'urine d'une femme qu'il épousa par la suite. Il dit aussi que les Lybiens utilisaient contre la cécité l'urine d'une femme « qui n'a eu de rapports qu'avec son mari ». Ambroise Paré donne cette recette : « Prenez de l'urine du patient et la mettez en un bassin de barbier, par l'espace d'une nuit, et d'icelle le malade

lavera ses yeux ». Cet usage est resté et les Provençaux se lavent les yeux de leur urine pour les conserver sains, tandis que bien d'autres paysans lavent les yeux enflammés avec la première urine du matin.

Dioscoride conseille de boire leur urine à ceux qui ont été mordus par une vipère, tandis que Galien réprouve cette pratique. Cependant l'usage de l'urine contre toute morsure ou piqure venimeuse a toujours été employé et l'est encore. On s'en sert aussi pour panser toute plaie, infectée ou non. Cet usage n'est peut-être pas tellement contraire aux données scientifiques puisque l'urine est en définitive un liquide physiologique normalement acide, tiède et toujours disponible, en général exempt de germes, préférable à l'eau ordinaire qu'on a toutes les peines du monde à faire employer bouillie. Quant à l'action diurétique de l'urine, signalée par Lemery et encore utilisée pour les rétentions et l'hydropisie, elle se légitime par sa teneur en urée. De même la découverte de prolans en quantité considérable dans l'urine ne permet-elle pas d'expliquer dans une certaine mesure l'usage pour les parturientes de boire l'urine de leur mari pour accélérer l'accouchement et, pour activer la délivrance, d'absorber celle d'un enfant mâle de quatre à cinq ans ?

*
[]

L'organothérapie fut extrêmement usitée dans l'antiquité. Chiron le Centaure fortifiait Achille avec de la moelle de lion. Pline note l'usage que faisaient les Grecs des organes pour les maladies correspondantes. Diosco-

ride, Galien, Oribase, Rufus d'Ephèse, Marcellus Empiricus emploient les médications hépatique, splénique et orchitique. L'école arabe avec Mésué, Rhazès, Albucasis et Avicenne, développe cette thérapeutique. L'école de Salerne avec Nicolas de Myrepse l'emploie également. Albert le Grand soutient que « tout être communique à toutes les choses auxquelles on le joint ses propriétés et ses vertus naturelles ». Guy de Chauliac est partisan de la méthode. Paracelse, Fernel, Cardan, Matthiolo, Bauderon emploient aussi l'organothérapie qui atteindra son apogée au ^{xvii}^e siècle, avec la *Pharmacopée des dogmatiques réformée* de Duchenne (1624) qui systématise la méthode pour décliner au ^{xviii}^e où Lemery puis Geoffroy ne lui donnent plus que des applications limitées. Mais cette thérapeutique a eu le temps de s'implanter dans le peuple qui l'utilise encore. En Alsace, on consomme des poumons de renard ou de chien contre les maladies pulmonaires. Des gésiers de poulet, des tripes de volaille sont utilisés dans les affections digestives. Les propriétés antitoxiques du foie ne paraissent pas ignorées puisqu'on s'en sert contre les blessures faites par la vive et contre les piqûres de vipères. On traite même préventivement la rage par l'ingestion du foie de l'animal enragé.



L'utilisation des vipères provient également d'une survivance de l'ancienne science médicale. Antonius Musa, médecin d'Auguste, selon Pline, donnait des vipères à manger dans le cas d'ulcères incurables. La vipère formait

la base de la thériaque qui fut préparée pour la première fois par Andromaque, médecin de Néron, qui la composa lui-même d'après l'électuaire de Mithridate. Depuis, ce remède a connu bien des gloires et des vicissitudes, mais il était encore au Codex il n'y a pas si longtemps. Cardan prétend que la vipère guérit les ulcères du poumon. Moyse Charas décrit ses applications thérapeutiques et ajoute : « On attribue à la vipère une vertu rénovatrice... ce qu'elle démontre tacitement en ce qu'elle se dépouille deux fois l'année de sa peau ». Au ^{xvii}^e siècle, la vipère est considérée comme un remède universel. On connaît la vogue immense de l'Orviétan dont elle était un constituant. Le 20 octobre 1679, Mme de Sévigné écrit à sa fille : « Mme de Lafayette prend des bouillons de vipère qui lui donnent des forces à vue d'œil ». A la mort de Madame, Vallot lui administra de la poudre de vipère délayée dans de l'huile d'olive. On retrouve dans nos campagnes à l'heure actuelle à peu près toutes les applications que donne à la vipère le *Dictionnaire botanique et pharmaceutique* (1759) : utilisation de la chair de vipère contre les maladies cutanées, les fièvres, les maladies épidémiques. Sa graisse sert à frictionner les malades atteints de rhumatismes et un cataplasme calme les coliques. Sa peau est appliquée sur les blessures et les brûlures, en tisane elle calme les douleurs de toute nature. L'eau-de-vie de vipère a les mêmes effets. La tête séchée et suspendue au cou de l'enfant le préserve des convulsions. La vipère entière, séchée en la suspendant au plafond, sert à confectionner tisanes et bouillons contre les « chauds et froids ». Le D' Cabanès rapporte d'après le Prof. Viaud-Grand-

Marais (de Nantes) qu'à Aigrefeuille on tue les vipères en mars, saison des amours, et qu'après les avoir fait macérer dans du vinaigre et les avoir réduites en poudre les paysans les mangent avec du pain et du beurre comme sudorifique.



La thérapeutique populaire a ressenti également l'influence de l'iatromécanisme, défendu en particulier par Boerhaave. Les pratiques de révulsion en particulier sont très employées, non seulement les classiques ventouses, mais des procédés beaucoup plus violents. Les thérapeutes d'occasion ne reculant pas devant l'emploi du fer rouge. On traite en différents points du territoire la sciatique et les douleurs rhumatismales par flagellation d'orties. En Franche-Comté, on introduit les membres dans un sac rempli de fourmis rouges. En Provence, on expose la région douloureuse à la piqure des abeilles. La réflexothérapie moderne n'est, dans le fond, pas autre chose.

Nous avons vu les rapports de la croyance populaire concernant les vertus des pierres et des métaux précieux avec la magie et l'astrologie. La médecine officielle reprenant ces méthodes pour son propre compte a joué un grand rôle dans cette implantation.

Quant à la phytothérapie que doit la médecine populaire à la médecine d'autrefois, il est certain qu'elle constitue une grosse partie de la pharmacopée rurale. Nous allons l'envisager tout en étudiant la façon dont la pénétration scientifique s'est opérée dans la tradition populaire.

Quand on connaît les difficultés que rencontre le médecin pour faire accepter des méthodes modernes de traitement dans certains milieux, on peut s'étonner de voir avec quelle facilité les habitudes populaires ont adopté cette médecine scientifique d'autrefois. Nous avons vu déjà l'influence de certaines publications sur l'implantation de pratiques de magie et d'astrologie. Ici c'est encore le livre qui jouera le rôle principal, par l'intermédiaire de la médecine charitable.

Autrefois, alors que les médecins étaient rares et les chemins difficiles, la médecine rurale était exercée par les personnes de bonne volonté. Le curé de la paroisse voisine, comme nous l'avons déjà dit, remplissait souvent ce rôle. Parfois les religieux d'un couvent rayonnaient dans toute la région pour apporter aux malades la science dont ils étaient dépositaires. Mais les laïcs s'occupaient aussi des œuvres de charité et mainte châtelaine allait périodiquement visiter ses pauvres, prêter son aide aux accouchements, porter des remèdes aux malades. N'ayant aucune formation médicale ces personnes charitables étaient obligées de se reporter à des ouvrages dont certains étaient écrits spécialement pour elles, témoin ce *Manuel des Dames de Charité* qui date de 1776. Rédigé par les médecins les plus éminents de l'époque, dont Arnault de Nobleville, médecin ordinaire du roi, cet ouvrage contient une grande quantité de recettes en provenance directe des Facultés françaises et applicables dans les coins les plus reculés de nos provinces.

Si nous feuilletons ce livre nous pouvons voir défiler devant nos yeux la presque totalité de la pharmacopée populaire actuelle et en particulier toutes ces plantes qui sont à la base des « remèdes de bonne femme » que nous voyons encore employer.

Les sommités fleuries d'ortie blanche sont employées contre la leucorrhée. La racine de Grande Consoude donne une tisane souveraine contre les hémorragies. Le buis est un sudorifique. Le genévrier connaît déjà ses diverses applications qui en font une panacée. Le safran y est indiqué contre l'aménorrhée, l'ail et l'absinthe comme vermifuges. Il est curieux de noter que les figues bouillies dans du lait y étaient déjà recommandées pour les ulcères, remède qu'avait préconisé Isaïe longtemps auparavant (Isaïe XXXVIII-21).

Cet ouvrage donne aussi une multitude de petits moyens toujours en usage: mélange de miel et de beurre pour faire sortir les dents des nourrissons; onguent composé d'huile, de cire et de jaune d'œuf pour les brûlures; cataplasme de mie de pain et de lait pour faire mûrir les furoncles; suppositoire formé d'un morceau de bette taillé et frotté d'huile, ou d'un petit bout de savon; morceau de lard en suppositoire contre l'ascaridiose. Puis des remèdes plus directement en rapport avec la médecine de l'époque: lavements de bouillon de tripes contre les coliques; foie d'anguille pour faciliter la délivrance; liniment anti-névralgique composé d'un verre d'urine où l'on a fait fondre du suif; graisse de vipère en frictions et même en collyre.

Les *Ephémérides d'Allemagne* qui servent d'appendice à cette publication sont de lecture plus instructive encore.

Les recettes qui y sont données sont passées par le crible de la Faculté avant d'être publiées. On y trouve des conseils très caractéristiques de l'esprit de l'époque. Voici un exemple d'organothérapie homologique : « Remède contre l'incontinence d'urine. Prenez la partie naturelle d'une truie (appelée en latin pudendum suillum) faites-la cuire et faites-en manger plusieurs jours de suite à la personne incommodée » (Decurie I - Année 2 - Observation 21). Un exemple maintenant des persistance magiques. « Amulette contre les hémorroïdes. — Prenez de la racine récente de télépium ou fabaria (orpin). Suspendez là à un fil entre les deux épaules, ayant soin qu'il y ait autant de nœuds au morceau de racine qu'il y a de boutons hémorroïdaux. A mesure que la racine se sèche les hémorroïdes se flétrissent et cessent d'être douloureuses » (D1, Année 2, observation 195). Contre la suppression des règles mettre la chemise d'une personne saine qui les a actuellement (D2 - Année 8 - observation 181). Enfin cette recette de cataplasme pour donner une idée de la stercothérapie posée en exemple : contre les pertes de sang, faire chauffer des crottes de cochon et les appliquer sur le pubis (D1, année 9, observation 56).

Ce recueil est loin d'être unique en son genre. Citons encore le *Médecin et le chirurgien des pauvres* (1671), les fameux *Remèdes charitables de Mme Fouquet* (1675) et la *Médecine et chirurgie des pauvres* (1711).

Les médecins bénévoles qui s'imprégnaient du contenu de ces ouvrages, animés par la seule charité, essayaient d'enseigner à leur tour à leurs patients les moyens de se tirer d'affaire tout seuls le cas échéant. Et c'est ainsi que

des recettes en provenance directe de la Faculté de Médecine de Paris furent transmises religieusement depuis, de génération en génération, et sont gardées intactes au fond de nos campagnes.

EMPIRISME POPULAIRE

EMPIRISME POPULAIRE

*Le Seigneur fait produire à la terre
ses médicaments et l'homme sensé ne
les dédaigne pas.*

L'Écclésiastique, XXXVIII-4.

Nous avons jusqu'à présent étudié les origines qui sont extérieures à la médecine populaire, mais il ne faudrait pas mésestimer les facteurs intrinsèques dont le rôle est immense. Pour se rendre compte de la façon dont les diverses causes ont pu agir sur la population française, il faut envisager tout d'abord brièvement quelle est sa psychologie et déterminer en quelque sorte son « climat mental ». Les exemples donnés dans les chapitres précédents nous permettront d'être bref à ce sujet.

C'est surtout le tempérament du travailleur des champs qu'il faut essayer de comprendre, puisque c'est chez lui que se conservent à l'état le plus pur les vieilles pratiques de médecine populaire. Si les progrès mécaniques ont beaucoup diminué les distances, nous savons quel était l'isolement des ruraux dans les siècles précédents et quel il est encore dans certains cas, comme celui du berger dans la montagne. Nous avons vu que la charité de beaucoup venait très souvent en aide à certains d'entre eux, mais que pouvait-elle faire quand il s'agissait de parcourir de grandes distances, par des chemins difficiles et peu sûrs ? Le rural vit donc replié sur lui-même. Il se compose un petit univers comprenant sa famille, ses bêtes

et ses terres, et il n'attend pas de secours venant de l'extérieur. Sa médecine, ou bien il la crée par l'expérimentation quotidienne, ou bien il la reçoit de ses parents qui eux-mêmes l'ont reçue des leurs. Il se crée ainsi une tradition familiale qui se conserve avec soin, les femmes en sont généralement les dépositaires, inscrivant parfois les remèdes sur leurs livres au milieu des recettes culinaires, ou souvent, ne sachant pas écrire, transmettant oralement aux filles la thérapeutique des ancêtres.

En dehors de sa famille le paysan, privé des ressources de la science, ne peut espérer de secours que de la part des puissances supérieures d'où un sentiment religieux intense que nous avons vu à l'origine de bien des pratiques médicales. En contact permanent avec les forces de la nature il tend à revenir aux croyances primitives qui admettent une multitude de puissances inférieures, et il en résulte une tendance à la superstition rendant l'esprit populaire réceptif vis-à-vis des balivernes de tous les charlatans.

Le rude travail des champs comporte de nombreux risques d'accidents, d'où une foule de petits moyens inventés un beau jour devant l'urgence d'un cas et conservés depuis pour servir au besoin dans une pareille éventualité. D'ailleurs l'esprit de solidarité pousse les isolés à une entraide inconnue dans une société organisée où la division du travail a créé des spécialistes. D'une ferme à l'autre, quand éclate un cas grave, on met en œuvre non seulement toute sa bonne volonté, mais aussi les ressources de l'imagination et de l'expérience. Le rôle de la pitié, surtout chez les femmes, a été à l'origine de bien des initiatives dont nombre d'entre elles n'ont pas été malheureuses.

Mais l'homme du peuple est aussi un imaginaire et la « folle du logis » a joué un rôle considérable pour la création des mœurs médicales. D'abord il personnifie la maladie, ce qui vient peut-être aussi d'une persistance de l'ancienne croyance aux esprits malins. Souvent les états pathologiques sont considérés par lui comme le fait d'un animal malfaisant. Il décrit les symptômes en parlant de bête qui ronge ou qui remue, de vers qu'il sent grouiller. Il recherche des explications à son mal, et en trouve toujours, tant pis si elles sont simplistes. Les vers n'expliquent-ils pas toute la pathologie de l'enfance ? Nous avons vu combien la vieille théorie humorale avait eu de succès dans l'esprit populaire en raison de sa valeur évocatrice. Nous entendons couramment parler de « sangs tournés » ou de « mouvements d'humeurs ». Nous ne sommes pas loin des « humeurs peccantes » d'Hippocrate.

Les croyances populaires montrent avec netteté la part de symbolisme qui y entre. Les nombreux usages de la taupe sont dus surtout à l'habitude qu'a cet animal de creuser la terre, d'où son application pour favoriser la sortie des dents. Nous avons déjà envisagé la part de symbolisme qui entre dans l'opinion concernant le serpent, exemple de jeunesse éternelle. L'anguille, pour une raison facilement compréhensible, facilitera les accouchements, et, symbole de souplesse, sa peau autour des reins calmera le lumbago.

Cette imagination un peu désordonnée ouvre évidemment la porte à toutes les superstitions. Un invincible goût du mystère tend à faire accepter d'autant mieux un remède qu'il paraît plus étrange. Citons à titre d'exemple le remède employé à Auxy contre les fluxions de poitrine :

on fait absorber du vin chaud, ce qui est parfaitement légitime, mais on a soin au préalable d'y faire tomber quelques gouttes de sang provenant de l'entaille faite à la queue d'un chat, caractère mystérieux destiné à frapper l'imagination. Il est certain que c'est cette dernière qui est la cause la plus importante du succès des guérisseurs. Psychologues pleins de finesse, ils savent capter par des pratiques hermétiques la confiance de leur client, et l'auto-suggestion peut alors jouer son rôle curatif indiscutable. « La faith-healing (la foi qui guérit) a dit Charcot, me paraît être l'idéal à atteindre, car elle opère souvent lorsque tous les autres remèdes ont échoué ». Les humbles guérisseurs des campagnes se montrent en l'occurrence les maîtres de la psychothérapie.

Le médecin qui répugne à adopter les mêmes méthodes, par système ou par tempérament, se trouve immédiatement en état d'infériorité vis-à-vis du guérisseur qui connaît à fond l'âme populaire et emploie n'importe quel moyen pour arriver à ses fins. On peut se demander si la véritable attitude scientifique ne devrait pas s'inspirer des pratiques utilisées par ces derniers en employant leurs méthodes dans ce qu'elles ont de compatible avec la dignité professionnelle. Enregistrons l'opinion ancienne mais toujours exacte d'un médecin de Philippe-le-Bel, Henry de Mondeville, qui ne craint pas de déclarer : « Il faut noter que les potions serviront plus aux chirurgiens pour l'apparence que parce qu'elles sont vraiment nécessaires; aussi sont-elles utiles surtout aux chirurgiens sans renommée pour leur défense, parce que le vulgaire ne croit pas en eux s'ils ne donnent de potion... » Il est certain, en tous

cas, que l'étude attentive de la psychologie populaire doit être le complément de la formation scientifique du praticien, pour un accomplissement plus facile de sa mission pacifique.

*
**

Le mot « empirisme » jouit d'une assez mauvaise réputation et la signification péjorative qu'on y attache en général ne nous paraît pas devoir lui être appliquée dans le cas de la thérapeutique populaire.

En effet si nous pouvons critiquer sans réserves l'œuvre des charlatans que seul l'appât du gain dirige, il n'en est pas de même en ce qui concerne l'expérimentation d'une infinité d'individus dont l'esprit d'observation a souvent été à l'origine de découvertes fécondes. Bien que ne relevant pas de l'empirisme français, notons cependant l'exemple célèbre du quinquina dont l'usage populaire a précédé l'usage scientifique et qui fournit encore à des millions d'êtres humains le secours souverain de son alcaloïde.

L'instinct de conservation a poussé l'individu à rechercher autour de lui de quoi soulager ses souffrances et il n'est pas étonnant de voir que la thérapeutique d'origine purement populaire ait employé presque exclusivement les végétaux qui sont nombreux et, condition essentielle pour certains, peu coûteux. Nous trouvons dans cette pharmacopée une quantité invraisemblable de produits qui se montrent certainement d'excellents « succédanés » des méthodes scientifiques. Citons entre mille les pétales de

lis conservés dans l'alcool réalisant un excellent pansement aseptique; l'oignon de lis cuit dans la graisse de porc, aux propriétés antiphlogistiques certaines; le chiffon brûlé remplaçant le Penghawar comme hémostatique; le cataplasme de pommes de terre qui calme rapidement les douleurs des hémorroïdes, des arthralgies, des brûlures; le gargarisme de feuilles de ronces sucré avec du miel qu'emploient certainement beaucoup de médecins; la confiture de coings, excellent antidiarrhéique; les infusions de feuilles de saule contre les rhumatismes, réalisant une véritable cure salicylée; l'utilisation du sucre comme euto-cique. Arrêtons là une énumération qui pourrait se continuer encore pendant des pages, puisqu'aussi bien ce n'est pas le sujet de notre travail. Signalons le fait que l'expérimentation populaire s'est souvent inspirée de l'instinct animal et l'exemple le plus frappant est sans doute fourni par la pratique, il est vrai fort rare, des « mangeuses de placenta » qui favoriserait la montée laiteuse. Employé en Sibérie, en Afrique du Nord, en Chine pour diverses causes, cette coutume provient manifestement de l'exemple des vaches, des juments, des brebis que leur instinct pousse à dévorer leur arrière-faix. Les découvertes scientifiques récentes en matière d'endocrinologie nous imposent une attitude moins ironique que celle de nos prédécesseurs vis-à-vis de ces pratiques.

Citons le cas fameux des trois marrons d'inde dans la poche, ce qui est paraît-il un remède souverain contre sciatique et hémorroïdes. Nous connaissons des personnes du niveau intellectuel le plus élevé qui emploient cette méthode, dont l'origine est indiscutablement populaire, et

qui prétendent en avoir retiré des effets merveilleux. Certains auteurs en parlent avec mépris, considérant qu'il s'agit uniquement du port d'une amulette. Mais n'est-il pas permis de penser qu'un produit thérapeutique peut agir par une voie qui nous échappe encore ? Toujours est-il que, selon Cauvin, cette pratique fut à l'origine des recherches effectuées sur le marron d'Inde et qui ont abouti à son utilisation contre les hémorroïdes.

A la Clinique des maladies infectieuses de Montpellier n'avons-nous pas vu utiliser, dans un cas d'ascite contre laquelle échouaient les diurétiques les plus actifs, un véritable remède de bonne femme que M. le Professeur Janbon, en clinicien averti, n'a pas craint d'essayer ? Il s'agissait de faire absorber à la malade une grosse quantité de citrons, pris en totalité, zeste et pulpe. Nous dûmes constater que la courbe de la diurèse avait fait un bond considérable depuis la mise en œuvre de ce moyen empirique. Ni l'acide citrique, ni la vitamine C n'agissaient séparément et aucune explication logique ne pouvait être donnée pour apaiser nos scrupules scientifiques.

Il est probable que si les chercheurs s'attachaient à l'étude pharmacodynamique des médicaments empiriques ils pourraient découvrir des méthodes nouvelles dont l'emploi n'aurait pas à faire rougir les praticiens modernes.

CONCLUSION

« Quoique erronées dans leurs sources, les vérités que renferment les formules populaires n'en sont pas moins précieuses... Le médecin prudent doit les écouter, et, comme l'antiquaire savant, il trouvera parfois un bronze précieux sous la rouille épaisse qui le cache. »

MUNARET. *Le Médecin de Campagne.*

Remontant le cours des âges nous avons essayé de montrer que la médecine populaire a une histoire qui ne manque pas d'intérêt. Cette histoire est celle même de notre civilisation latine et chrétienne et nous avons vu quels emprunts considérables nos traditions nationales ont faits à l'antiquité. Celle-ci nous a transmis ses croyances que nous avons pu classer dans trois grands chapitres principaux concernant la religion, la magie, la médecine. Des influences purement françaises sont venues alors les continuer ou les compléter. Tous ces facteurs ajoutés les uns aux autres, se sont intriqués au cours des siècles. A présent nous n'en voyons plus que les interférences qui tendent d'ailleurs graduellement à s'estomper.

En face de l'une des formes les plus redoutables de l'adversité, la maladie, le peuple s'est d'abord adressé aux forces surnaturelles. Il a cherché ensuite à se souvenir des leçons du passé. Il a enfin utilisé les moyens dont il pouvait disposer, à la faveur d'une longue et patiente expérience. Tous les remèdes qu'il emploie ne viennent certes

pas de lui, mais il les a remaniés, adaptés à sa vie laborieuse, imprégnés de sa religion, marqués de son génie. Il est donc permis de dire qu'il existe une médecine de création populaire.

D'aucuns s'en étonnent, voire même s'en indignent, y voient la persistance de l'obscurantisme d'un âge révolu, et opposent à la crédulité sans doute bien grande renfermée dans ces traditions une « crédulité négative » qui n'est peut-être qu'une caricature de l'esprit scientifique.

Nous nous contenterons, sans vouloir juger une œuvre qui nous dépasse, d'y découvrir le reflet d'un passé que nous aimons et d'en dégager la grande leçon d'énergie et d'espérance que nous donnent, par delà les siècles d'épreuves, d'humbles travailleurs de chez nous.

BIBLIOGRAPHIE

La Sainte Bible. — Le Maistre de Saci, Bruxelles, chez Frick, 1704.

AMIN GEMAYEL. — L'hygiène et la médecine à travers la Bible. Paris, 1932.

J. GUIART. — La Gaule avant les Gaulois. — La religion ligure à l'époque des dolmens dans ses rapports avec la médecine populaire française. (*Biologie Médicale*, 1934, n° 8, p. 39).

JEANSELME. — Quels étaient les principes d'hygiène et les remèdes en usage parmi les populations agricoles de l'antiquité d'après les géoponiques. (*Bulletin de la Société Française d'Histoire de la Médecine*, Paris, 1921, XI).

DELAUNAY. — La médecine populaire — Ses origines magiques, religieuses, dogmatiques et empiriques (*La Médecine Internationale*, 1930, 1-12).

BERTRAND. — Nos origines; la religion des Gaulois; les druides et le druidisme. Paris, Leroux, 1897.

LUCIUS. — Les origines du culte des saints dans l'église chrétienne. Paris, 1908.

LE TEISSIER. — Le culte des eaux. (*Bulletin de la Société des naturalistes et archéologues de l'Ain*, 1929).

GAIDOZ. — Un vieux rite médical. Paris, Rolland, 1892.

THIERS. — Traité des superstitions. Paris, Dezallier, 1679.

- Abbé MIGNE. — Dictionnaire des Sciences Occultes. Paris, Ateliers catholiques du Petit-Montrouge, 1848.
- GARINET. — Histoire de la Magie en France. Paris, 1818.
- DOPPET. — Traité théorique et pratique du magnétisme animal. 1784.
- LENGLET-DUFRESNOY. — Histoire de la philosophie hermétique. 1742.
- Lettres de SAINT-ANDRÉ, conseiller-médecin ordinaire du roi au sujet de la magie, des maléfices, des sorciers, etc. Paris, 1725.
- BROWN. — Essai sur les erreurs populaires... Paris, 1733-1742.
- A. PARÉ. — Œuvres. Lyon, Boide, 1641.
- MATTHIOLE. — Les commentaires sur les six livres de la matière médicale de Dioscoride. 1680.
- Les secrets admirables du Grand Albert.* Paris, 1651.
- LEMERY. — Pharmacopée universelle. 1761.
- Le Manuel des Dames de Charité*, avec en appendice les *Ephémérides d'Allemagne.* Paris, Debure, 1776.
- Les remèdes charitables de Mme Fouquet.* 1675.
- La Médecine et la Chirurgie des pauvres.* Paris, Le Conte, 1739.
- MENIÈRE. — Les consultations de Mme de Sévigné. (*Gazette Médicale*, Paris, 1862).
- REGUIS. — La matière médicale populaire au XIX^e siècle. Paris, 1897.
- GRATIER. — La vipère en thérapeutique. *Thèse de Paris*, 1903.
- MENAUD. — La vipère, son rôle en médecine autrefois et aujourd'hui. *Thèse de Paris*, 1908.
- Le Médecin des Montagnes.* Grenoble, Joseph Cuchet, 1762.

- SÉBILLOT. — Le folklore de France. Paris, Doin, 1913.
- « Le paganisme contemporain chez les peucéto-latins. Paris, Doin, 1908.
- HERMANT et BOOMANS. — La médecine populaire. Paris, Nourry, 1928.
- CANY. — Médecine populaire. *Thèse de Toulouse*, 1899.
- FOUCARD. — Des erreurs et des préjugés populaires en médecine. *Thèse de Paris*, 1893.
- J. NOIR. — De quelques préjugés, superstitions, sanctuaires et pèlerinage... Essai de folklore médical. (*Progress médical*, 1905).
- PETIT. — La médecine populaire (*Courrier Médical*, 20 mars 1932).
- DURAND. — Quelques remèdes paysans non dénués de logique (*La Presse Médicale*, 30-12-36 et 17-2-37).
- TRICOT-ROYER. — Le folklore médical (*Oesculape* 29: 169-181 juillet-août 1939).
- GUITTON. — Empirisme et superstition dans le bocage normand. *Thèse de Paris*, 1904.
- FOLL. — Médecine et superstitions populaires en Bretagne (*Thèse de Bordeaux*, 1903).
- BERANGER-FERAUD. — Traditions et réminiscences populaires de la Provence. Paris, Leroux. 1886.
- OFFNER et PONS. — Les plantes médicinales des Hautes-Alpes. 1922.
- CHABERT. — De l'emploi populaire des plantes sauvages en Savoie. 1897.
- BOISMOREAU. — La médecine populaire en Vendée. (*Bulletin de la Société Française d'Histoire de la Médecine*, 1911, X, 397-403).

CAUVIN. — La médecine populaire en Provence. (*Thèse de Lyon*, 1931).

DUJARDIN. — La médecine populaire dans le Finistère. (*La Chronique Médicale*, 1^{er} janvier 1933).

LAHITTE. — Superstitions et pratiques médicales populaires en Béarn. (*Thèse de Bordeaux*, 1939).

MAZEYRIE. — Médications populaires limousines contre les maux d'yeux. (*Oesculape*, n^{os} 9-10-11, 1938).

MASSON. — Quelques images populaires d'intérêt médical, de Nancy, Metz et Epinal. (*Oesculape*, avril 1939).

Mme RIVIÈRE-SESTIER. — Remèdes populaires en Dauphiné. (*Thèse de Marseille*, 1942).

MISTRAL. — Mireille. Paris, Fasquelle, 1926.

CABANES et BARRAUD. — Remèdes de bonne femme. Paris, Maloine, 1907.

MUNARET. — Le médecin de campagne. Paris, 1837.

BLANCHARD. — Réflexions sur l'hygiène de la grossesse, de l'accouchement et du post-partum à la campagne. (*Thèse de Paris*, 1896).

C. de MENSIGNAC. — Recherches ethnographiques sur la salive et le crachat. Bordeaux, 1892.

C. PHOTIADES. — Les vies du Comte de Cagliostro. Paris, Grasset, 1932.

DUZ. — Zodiologie médicale. Paris, Bodin, 1906.

Les Fichiers du « *Monde Médical* » ont constitué pour nous une précieuse source d'information et de documentation.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !

En ma qualité de Censeur de tour,
j'ai lu la Thèse ayant pour titre :

Genèse de la Médecine populaire française

Je pense que la Faculté peut en
permettre l'impression.

Montpellier, le 10 mars 1944.

Le Professeur,

PAGES.

VU :

Montpellier, le 10 mars 1944.

Le Doyen,

G. GIRAUD.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Montpellier, le 11 mars 1944.

Le Recteur,

BOUSSAGOL.

La Faculté de médecine de Montpellier déclare que les opinions émises
dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées
comme propres à leur auteur ; qu'elle n'entend leur donner ni approbation
ni improbation.
